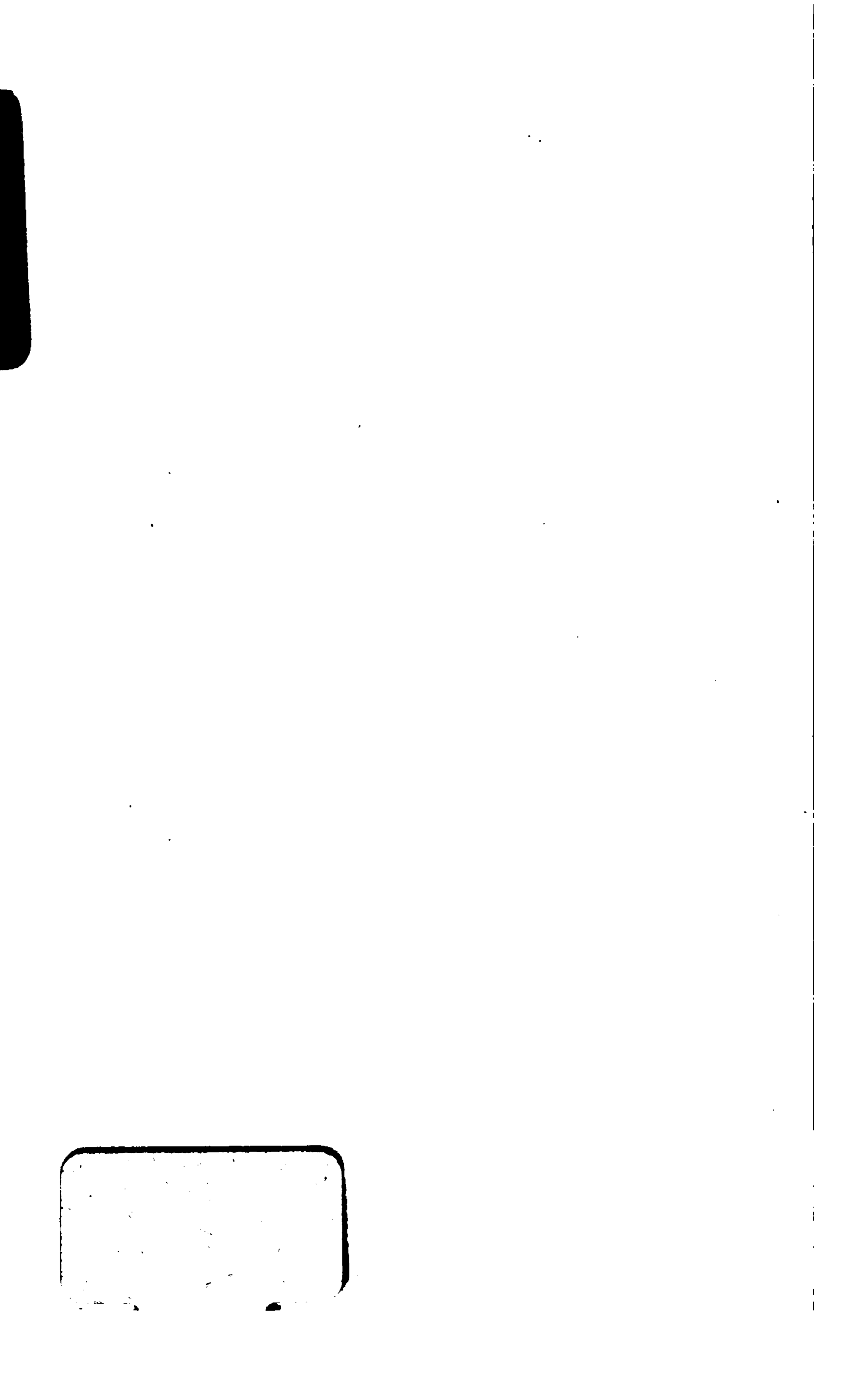

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06932989 8





Billaud Varennes.

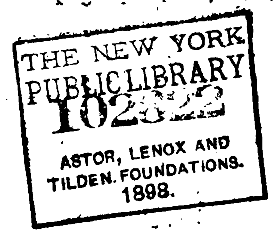
Billaud Varenne

LE PEINTRE POLITIQUE, OU TARIF DES OPERATIONS ACTUELLES.

Ma confcience & la vérité.
Le dernier coup porté aux Préjugés & à la Superftition. C. XXX. p. 409.



1789.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1898.

AVERTISSEMENT.

Tout le monde vient de lire avec beaucoup d'intérêt un Ouvrage ayant pour titre : *La Galerie des États-Généraux*. A l'élégance du ſtyle, cet Écrit a joint l'avantage beaucoup plus grand de faire connoître à la Nation des Perſonnages, qu'il lui étoit ſi important de pouvoir apprécier. Nous n'examinerons pas ſi tous les portraits ont attrapé la reſſemblance. Le meilleur Peintre ſe trompe quelquefois. Les affections de l'ame, dont tout homme ſuit involontairement l'impulſion, égarent le pinceau de l'Artiſte comme la plume de l'Écrivain. Mais l'Ouvrage achevé n'en a pas moins ſes beautés de détails, & ſes perſpectives frappantes.

Le ſoin de copier la nature ne ſe borne pas à peindre les hommes, il faut également peindre les choſes. Il m'a donc ſemblé qu'il manquoit un Pendant à *la Galerie des États-Généraux*. Sans doute on trouve, dans cette foule d'Écrits éphémères, un grand

nombre de vérités utiles. Mais perſonne ne paroît encore avoir ſongé à en réunir l'enſemble ſous un même point de vue. Quand on peut tout ſaiſir d'un ſeul coup d'œil, on apperçoit mieux les rapports, on juge mieux des conſéquences. Un tel rapprochement eſt donc la tâche que je vais remplir. Le Public, après avoir jugé les hommes, va juger les actions. L'opinion ſe fixera plus sûrement : & ſi les Délégués de la Nation veulent la prendre pour leur guide, en reconnoiſſant leurs écarts, ils deviendront capables de faire moins de faux-pas. Peut-être trouvera-t-on les couleurs mal choiſies, les nuances mal ménagées, un deſſin trop maigre, ou foiblement calqué; mais, à travers tant de défauts, on ne pourra manquer d'appercevoir un ſujet digne d'être conſidéré attentivement : & l'excuſe de la foibleſſe du Peintre, ſera le choix heureux de ſon modèle.



TARIF DES OPÉRATIONS ACTUELLES.

A UNE époque où le patriotiſme étoit un crime ; & la baſſeſſe d'ame, ſinon une vertu, du moins un devoir, je n'avois pas craint d'alarguer & d'affronter l'orage. Né François, j'ai toujours trouvé au fond de mon ame cet élans de la nature qui porte l'homme vers ſa liberté. Pour l'obtenir, il a fallu néceſſairement que le zèle anticipât quelquefois ſur les momens de la recouvrer. Depuis des ſiècles, l'autorité étoit en France la loi ſuprême ; & le peuple qui l'a crée & l'a fait valoir, paralyſé par le deſpotiſme, ſe trouvoit abâtardi juſqu'à ne plus ſe reconnoître. Il eſt ſans doute des inſtans où l'indignation & le déſeſpoir donnent enfin le courage de mettre en pièces le joug de la ſervitude ; mais un peuple d'eſclaves ne ſavoit oppoſer à de perpétuelles vexations que de la ſoupleſſe & de l'apathie.

Cependant ce n'étoit pas un Tibère, un Commode, un Néron, ou tout autre tyran de cette trempe qui faiſoit trembler la France par des ſcènes

de barbarie & d'horreur. Depuis quelque temps le Souverain n'étoit plus qu'une marotte, que d'abord la passion des jouissances & bientôt des besoins excessifs avoient livré à ses Ministres. Ces odieux intriguans, faisant donc l'abus le plus indigne, & de la foiblesse du Prince, & du caractère facile de la Nation, mettoient sans cesse en avant le nom du Monarque, pour faire respecter par ses peuples leurs concussions & leur tyrannie. Tel on voit un Visir, suivant le besoin, arracher aux langueurs du sérail un Sultan imbécile, pour le promener en grande pompe dans les rues de sa Capitale, & enchaîner plus aisément le vulgaire qui se prosterne & s'anéantit à l'aspect de ce fantôme imposant.

Inspirer de l'énergie à ses concitoyens étoit, sans doute, le moyen le plus efficace pour les soustraire à une condition aussi pénible qu'humiliante ; aller à la recherche de leurs privilèges ; puiser dans les antiques monumens les preuves ineffaçables de leurs droits usurpés, trahis, foulés aux pieds ; en composer un tableau dont les nuances leur fissent sentir le contraste qui existoit entre ce qu'ils étoient & ce qu'ils devoient être : voilà comme on pouvoit les rappeller à eux-mêmes : voilà quel fut l'objet de mes premiers essais.

Mais dans un temps où tous les efforts du des-

potisme tendoient à interdire au citoyen jusqu'à la liberté de penser, l'inquisition veilloit avec plus de soin encore pour étouffer les moindres réclamations. La presse, qui gémissoit chaque jour d'avoir à faire connoître aux peuples les actes de l'arbitraire & les inventions de la fiscalité, étoit fermée à la philosophie, à l'amour du bien public, à la vérité. Quiconque leur sacrifioit devoit aller dans une terre étrangère, & chercher sur un sol libre la faculté de se faire entendre.

Cette ressource avoit également ses entraves & ses dangers. Aussi, quelle est la voix qui ait pu s'élever avec force dans le moment critique où la France a éprouvé le dernier excès de l'oppression? Ce tombeau de la liberté, ce cachot creusé par la main de la tyrannie, ce théâtre de tant d'horreurs, cette Bastille, qui, par sa chûte, a encore écrasé bien des malheureux, avoit glacé d'effroi le patriotisme: & ce n'est point l'éloquence véhémente de quelque citoyen, qui a enfin soulevé la Nation contre les trois Monstres, dont l'ambition démesurée a tellement voulu exhausser l'idole du despotisme, qu'elle est tombée par l'effet de sa propre gravitation.

Je m'apperçois ici qu'il est difficile de s'occuper des ennemis de la Patrie, sans que l'ame s'aigrisse; & bientôt la plume va naturellement se tremper

dans le fiel. Mais peut-on craindre de trop allumer l'indignation contre des êtres assez misérables, pour avoir trouvé de la satisfaction à vouer au malheur des millions d'individus ? Montrons plutôt à découvert ces têtes de Méduse, afin que des traits aussi hideux apprennent à se défier de quiconque paroîtroit quelque jour vouloir en emprunter de pareils.

L'un de ces trois forbans est Brienne, aujourd'hui métamorphosé en Cardinal de Lomelie, n'osant plus porter un nom qu'il a rendu si odieux. Prélat Athée, qui, pour prix de ses forfaits, a été gratifié du Cardinalat, devenu par cette prostitution le sceau de la turpitude : traître à sa Patrie, qu'il a perdue ; à son Roi, qu'il a anéanti : il devroit, ou périr par la main d'un bourreau, ou mourir de honte s'il avoit de l'ame.

Le second est cet inepte, orgueilleux, entier & faux Lamoignon, qui n'a su faire qu'une seule action louable dans sa vie, celle de purger la terre en se donnant la mort, soit par mal-adresse ou par précaution.

Le troisième, enfin, plus pervers que les deux autres ensemble, c'est le Tonnelier, honoré du titre de Baron de Breteuil pour prouver sans doute que, dans quelques cadavres nobles, il a pu exister plus d'une ame de boue. Avorton de la nature pour

le moral & le physique : poison organisé, qui a souillé de crimes & la Cour & la Ville : exécration de la France & de la postérité : cloaque infect où aboutissent tous les vices : être infernal, qu'un ciel vengeur crée quelquefois pour châtier les peuples, & qui, instrument de sa colère, doit à son tour en devenir l'objet.

Tel est pourtant celui qui a osé reparoître sur la scène dans une circonstance où l'autorité comptant trop sur l'obéissance du soldat, aveugle jusqu'à ce moment, a cru pouvoir enfin lever le masque, & employer la force ouverte pour enchaîner, comme un tigre, le peuple que quelques marques de bienveillance ont toujours fait tomber aux genoux de ses Rois. Il falloit au François un Gouvernement qui sut contribuer à son bonheur, en appréciant sa générosité, sa douceur, sa docilité, sa confiance ; un Gouvernement qui sut donner plus d'extension à sa gloire, en encourageant son génie, son activité, son industrie. Esclave sous le régime féodal ; esclave sous l'aristocratie des Ministres, & la molle & coupable déférence des Parlemens, quel sort lui destinoit-on, quand, en rappellant au Ministère les hommes les plus corrompus & les plus impérieux, on prenoit, d'un autre côté, les mesures les plus effrayantes ?

L'alarme une fois répandue, les yeux se sont enfin

ouverts ; & la grandeur du péril a donné la force d'y échapper. Mais, chose inconcevable ! l'instant d'après, & lorsqu'il existoit encore des traces qui en perpétuoient la mémoire, ce péril a été généralement oublié. Des voix même se sont fait entendre, pour oser assurer qu'une terreur panique avoit seule réalisé des chimères.

Un camp formé de Troupes étrangères, des Régimens qui arrivent de toutes parts, une artillerie formidable, puis la dispersion de tous les ennemis connus de l'État ; si ce ne sont pas là les vrais adminicules d'un complot, quels indices pourront donc servir jamais à en désigner la certitude ? Comment donc s'est-il trouvé tant de gens qui aient pu prêter l'oreille à des discours aussi mensongers qu'invraisemblables ? Apparemment il est dans la nature que le besoin de s'étourdir sur un danger, propre à susciter d'éternelles inquiétudes, prévale sur la sagesse de s'en occuper.

Cependant les conspirateurs ne traînent-ils après eux que la honte de leur crime avorté ? En leur supposant quelques vestiges de pudeur, ils ne devroient plus, il est vrai, oser se montrer au grand jour. Ne vont-ils pas fournir un trait nouveau dans l'Histoire ? Quand elle nous apprend que les Tarquins furent chassés de Rome, elle restreint cette proscription remarquable à une famille seulement.

Mais on lira dans les Annales de la France, sans pouvoir le trouver ailleurs ; on y lira que tous les Principaux de cet Empire, non contens de fouler le peuple & de dévorer sa substance, ont voulu faire une nouvelle tentative pour le pressurer davantage. Tout sembloit promettre à cette ligue formidable un succès assuré ; & cependant, sans avoir eu à repousser le moindre obstacle, la crainte de se voir enveloppés dans leurs propres filets les a dispersés tout-à-coup. Ils partent furtivement comme le malfaiteur qui s'éloigne à grand pas, avant même que son délit ait été découvert. O jeu incompréhensible du hasard ! O vicissitude des choses humaines ! Quelle singularité, quel contraste ! Les siècles futurs pourront-ils y ajouter foi ? Cette Bande de fuyards, naguères si fiers, si fastueux, si dominans, se trouve réduite à la condition du Sauvage Nomade, qui n'a ni Patrie, ni Dieux Pénates, ni Alliés, ni Concitoyens. Elle n'est plus qu'une Caravane de Juifs modernes qui parcourent le monde ; & que par-tout on rebute, que par-tout on méprise, que l'opprobre poursuit par-tout. Note éternelle d'infamie ; dont l'ordre qui en est entaché, auroit dû craindre au moins de se noircir davantage aux yeux de la Nation, de l'univers, de la postérité.

Les trames nouvellement découvertes prouvent assez que la réminiscence entre trop rarement dans

l'ame des ſcélérats. Que ſert-il que Diane ſoit diſparue avec toute ſa meute, ſi les mêmes affections laiſſent un libre cours à ſes pernicieux avis? Lors de la première Aſſemblée des Notables, n'endormit-on pas la Nation en faiſant courir le bruit de ſa diſgrace ſimulée? Cette nouvelle Hécate partit, en effet, pour Londres; mais, cachant un poignard ſous ſa robe, elle alloit y jouer un role digne d'elle; elle alloit égorger l'Homme au Collier, & lui enlever ſon intéreſſant Porte-feuille. On a ſû comme le Bon. de Breteuil a contribué au ſuccès de cet aſſaſſinat. Breteuil, malgré ſes attentats, reſpire encore; Breteuil, qui devoit être dénoncé le premier de tous à l'Aſſemblée Nationale, ſe joue à ſon gré des loix & des hommes; Breteuil ſert trop bien les méchans, pour ne pas être conſtamment l'ame de leur conſeil & le Directeur de leur manœuvres; Breteuil n'eſt qu'éloigné; il a aujourd'hui une vengeance perſonnelle à ſatisfaire; il eſt donc plus redoutable que jamais.

Quoique les événemens aient étrangement changé la face des choſes; quoique le Miniſtère ſoit un reſſort qui a beaucoup perdu de ſon ancienne élaſticité, néanmoins ce reſſort ſubſiſte dans ſon entier. Pour lui donner ſa première force, il ſuffiroit donc de le tendre de nouveau. Ouvrez les yeux, jetez les de ce côté-là, & vous décou-

vrirez plus d'un ouvrier qui y travaille. Ceux qui ſuivent de près la marche des opérations, s'apperçoivent déjà que la vieille adminiſtration acquiert chaque jour des droits qui contribuent à ſon expanſion. Elle ſuggère ce qu'elle deſire ; elle ſe fait offrir ce qu'elle ambitionne. Elle recueille dans le ſilence les débris de ſon nauffrage ; elle conſtruit à l'ombre plus ſolidement ; elle s'applaudit, ſur-tout, lorſque, d'après ſes diſpoſitions, elle voit de loin tous les mouvemens tendre à redonner le branle à ſa funeſte vibration. Ainſi, pour s'agiter plus que jamais, ce coloſſe organiſé n'attend plus qu'un dernier tour de manivelle.

Que le Miniſtre qu'on apperçoit à la tête des affaires inſpire quelque ſécurité : à la bonne heure. Mais combien de fois l'intrigue ne l'a-t-elle pas déjà renverſé du haut de ce poſte éminent ? Sans être à l'abri de tout reproche, ſes principes lui ont fait de puiſſans ennemis. Il occupe une place où il faut des hommes qui ſoient capables de ſacrifier ouvertement leur gloire & leur honneur. Dans cette place on eſt trop en butte aux traits de l'envie, pour qu'on puiſſe s'y maintenir un certain temps. Quels ſucceſſeurs aura donc celui que de pareilles cauſes vont plonger dans la diſgrace ? Des ambitieux, des fourbes, des déprédateurs, des êtres, enfin, qui, du Miniſtère, ont fait le centre de tous les vices.

Il sembloit que les Prélats auroient dû faire une exception : ce sont eux, au contraire, qui ont donné l'exemple. Il n'en est pas un qui n'ait marqué son administration par l'asservissement de la Patrie, par la ruine de l'Etat, par les excès les plus coupables.

D'abord, remplis de souplesse & de fausseté jusqu'à ce que leur crédit fût solidement établi, ces Ministres Prélats ont eu l'adresse de se tenir assez à l'écart pour faire ignorer, pour ainsi dire, qu'ils étoient en place. Mais, l'intrigue avoit-elle produit son effet ; les confiances utiles à gagner étoient-elles acquises ; l'édifice, élevé par toutes les passions mises en fomentation, devenoit-il assis sur des bases solides ; qu'aussi-tôt le Ministre Prélat levoit une tête altière, & laissoit voir toute l'étendue de son ambition. N'ayant plus de ménagemens à garder, & ne respectant ni l'amitié ni la reconnoissance, pour mieux remplir ses desseins, il achevoit de s'affermir de plus en plus, en s'établissant sur les ruines de ceux-là même qui avoient contribué à sa grandeur. Ainsi ses premières victimes furent toujours ses protecteurs les plus puissans ; & la plus insigne ingratitude, s'enveloppant du manteau d'une politique meurtrière, devint le premier essai de tous les attentats qui devoient suivre. Tels furent Richelieu & Mazarin : tel voulut être aussi le singe de l'un & de l'autre, ce Loménie, qui, avec un peu d'esprit

& beaucoup de perversité, entreprit néanmoins de jouer un role trop au-dessus de ses forces parce qu'il exigeoit une politique consommée.

L'exemple récent qu'il a laissé, auroit dû écarter pour jamais du Ministère tout homme du même état. Il y a sans doute d'honnêtes Ecclésiastiques; mais aussi qu'il est grand le nombre de ceux qui joignent à l'esprit d'intolérance plus ou moins de fausseté: le fanatisme paroît tenir à l'essence de toute Religion; & peut-on être de bonne foi quand, pour moyens de persuasion, on ne sait employer que la violence, & souvent même qu'un poignard. N'allons point chercher ailleurs les causes de cette animosité qui se manifeste aujourd'hui si ouvertement contre tout ce qui est Ecclésiastique. L'histoire de tous les pays leur est si peu favorable, qu'à une époque où les lumières sont partiellement distribuées chez toutes les classes de citoyens, il est comme impossible de ne pas nourrir dans son ame un germe de ressentiment contre une espèce d'hommes, qui ont prêché la servitude pour complaire aux dominateurs des Empires; & qui ont fait un devoir de l'ignorance pour perpétuer leur propre autorité, & s'engraisser plus facilement des dépouilles du genre humain.

D'après ces réflexions, peut-on regarder comme un acte de sagesse le choix du collègue que s'est

donné un Ministre trop-confiant ? Etant son ami, il auroit dû connoître quelques particularités de sa vie. A-t-il pu ignorer que ce Prélat avoit eu des liaisons très-intimes avec le Cardinal de Lomélie? Jamais l'agneau ne s'est uni au loup; & la vertu la plus pure ne peut servir d'alliage au crime. A la vérité l'ambition ne souffre guères d'étroite amitié chez les Grands. On se rapproche, on se lie pour se détruire. On se donne les marques du plus vif attachement pour mieux se tromper. Un revers survient-il ? Sur le champ on se tourne le dos. Aman, lors de son triomphe, envoya par vanité son Portrait à son Confrère de Prélature, qui, par flatterie, le plaça dans son sallon avec une affectation marquée. Mais la prospérité des méchans passe souvent comme une ombre. Aman en devint un exemple. Aussi-tôt son Effigie disparut: elle quitta sa place de distinction, & partit pour être honteusement réléguée dans un grenier. Ce trait est vraiment caractéristique.

> Esope conte qu'un manant,
> Charitable autant que peu sage,
> . . . .

Quelle distraction ! N'allois-je pas copier ici cette grande leçon de La Fontaine, *l'Apologue du Villageois & du Serpent* réchauffé dans son sein ? Quand l'avenir ne se montre que sinistre, c'est assez de

l'entrevoir ſans trop chercher à l'approfondir. Demandons ſeulement pourquoi M. Necker, après avoir excité un enthouſiaſme preſque général; & qui n'a pas plus démérité depuis ce moment, que mérité dans le principe, ſemble perdre chaque jour dans l'opinion publique, & particulièrement dans celle de l'Aſſemblée Nationale. Seroit-ce donc ſans que perſonne pouſsât à la roue, qu'il s'achemineroit ſi promptement vers l'oubli?

D'ailleurs, le bras qui lui porte dans l'ombre des coups plus sûrs, lance viſiblement auſſi quelques traits d'un autre côté. C'eſt trop peu que de perdre un rival; ne faut-il pas, après l'avoir ſupplanté, pouvoir régner au gré de ſes deſirs? L'ambition a une prévoyance qui s'étend loin. Elle ſe demande donc: que deviendroit le Miniſtère, ſi plus d'accord permettoit à la Nation de mieux ſe conduire? Mais cette ſeule réflexion la raſſure. Elle ſe rapelle que ce rival qu'elle ſonge à détruire, paroît avoir eu de ſemblables craintes, & avoir voulu en prévenir les ſuites, avec peut-être des intentions moins coupables. Quoiqu'il en ſoit, les précautions priſes ont réuſſi. Il ne s'agit plus que de profiter des ſuccès d'une telle politique; & en ſuivant les mêmes erremens, on met la dernière main à l'ouvrage commencé. Mal à propos l'Aſſemblée Nationale publie-t-elle *la réunion faite de toutes les rivalités*,

de toutes les divisions d'intérêt ; en vain reconnoît-elle que cette réunion seroit aussi *juste* que *nécessaire* ; un esprit de discorde s'occupe sourdement à nourrir, à provoquer les dissentions ; & parvient à rendre de plus en plus la conciliation apparente. Non jamais, sans quelqu'instigation particulière, le François si léger, si insouciant, n'auroit pu préférer aux douceurs que procure la paix, une continuité de troubles domestiques, d'agitations & d'allarmes, qui empoisonnent tous les instans de la vie, en ne permettant de jouir de rien.

La France offre aujourd'hui une anamorphose parfaite. Plusieurs factions la déchirent. C'est le sentiment qui y avoit maintenu, pendant un demi-siècle, la paix la plus profonde ; c'est l'égoïsme, qu'on a su réveiller sur la perte de quelques droits pécuniaires & illégitimes, qui produit maintenant tant de convulsions. Je l'ai déjà fait connoître, & l'on sait quelle est la main qui a jetté la pomme de discorde ; ou encore quel est le nouveau Paris qui a dédaigné l'altière & vindicative Junon, la dévotieuse & fanatique Minerve, pour préférer l'inconséquente Vénus. Quand ce choix part du Ministère, comment jugera-t-on ses motifs ? à quoi attribuera-t-on la cause d'une prédilection aussi neuve qu'étrange ? est-ce réellement l'amour du bien qui l'a déterminé ; ou plutôt l'objet n'étoit

il pas de semer la mésintelligence pour empêcher qu'on ne pût s'entendre ? L'obscurité des réglemens donnés pour la convocation des Etats-Généraux, les lenteurs affectées dans cette convocation, l'adjection de quelques Villes, rien moins qu'anséatiques, pour procéder en commun à la nomination de leurs Délégués & à la confection de leurs Cahiers, la formation si bizarre & si bien étudiée des Districts de la Capitale sont autant de faits apodictiques d'une intention peu louable.

La constitution de la France étoit ce que sera toujours celle d'un Empire au berceau ; ou chez lequel, malgré une longue succession de siècles, on ne se sera pas encore sevré des petitesses & des préjugés inhérens à l'enfance. Cet âge est le moment de l'imperfection. Si, pour l'homme, l'éducation la plus soignée devient souvent insuffisante, que de temps ne faudra-t-il pas pour perfectionner une Nation qui, ordinairement, puise son origine, ou dans les horreurs de la guerre que suit constamment la servitude & la barbarie, ou dans la réunion de plusieurs Avanturiers, fatigués d'une vie errante, & las de devoir leur existence aux brigandages & aux forfaits. D'une source aussi impure il ne peut découler que des vices & des erreurs. Cependant les préjugés s'établissent : les abus s'invétèrent : avec des siècles l'usage a tout consacré : le peuple

est foulé ; il est esclave. Portant dès son berceau le joug qu'on lui a imposé, il vit & meurt dans l'idée que tel est l'ordre naturel des choses. Malheureux par habitude, sa patience est prise pour pusillanimité. Il ne paroît plus qu'une espèce d'hommes abjecte & digne de mépris, parce qu'avec tous les moyens de se venger de tant d'affronts, il les dévore sans se plaindre.

Mais l'époque d'une nouvelle révolution marche aussi sur les aîles du temps. Il est un équilibre constant dans la nature, dont on prend les balancemens pour des écarts, & les momens de retour à l'aplomb, pour des momens de confusion & d'anéantissement. Cependant tout alors seroit-il détruit, que cet équilibre n'en subsisteroit pas moins; puisque l'absorption des choses est visiblement ce qui le constitue. La terre s'entr'ouvre : des régions entières disparoissent : la mer prend leur place : l'univers semble toucher à sa dissolution. Bien au contraire : un autre monde est sorti des eaux, sous lesquelles il s'est engraissé & fertilisé, pour alimenter des milliers de générations, qui disparoîtront un jour avec lui, quand le besoin d'un renouvellement sera revenu.

Le cours des événemens est le même sur la superficie. Tout ce qui existe ; tout ce qui rampe sur le sol ne disparoît que pour provoquer une nouvelle procréation,

procréation. Ainsi tout se détruit & est recréé alternativement : tout domine & fléchit à son tour. Cette variation tient à la nature. Elle se fait sentir au moral, au physique, en politique, dans l'ensemble & dans les détails. Voilà pourquoi Thèbes & tant d'autres Cités magnifiques & célèbres sont disparues jusqu'à laisser ignorer le lieu qu'elles occupoient. Voilà pourquoi tant de peuples se sont éteints comme de simples familles. Voilà ce qui fit donner pour attribut une roue à la Fortune, qui jette dans l'abjection ce qu'elle avoit élevé sur le pinacle quelques années ou quelques jours auparavant.

De même que l'indolence est le partage des richesses & de la grandeur, de même aussi l'activité & le travail sont nécessaires à l'indigence pour défendre ses jours contre le manque de tout & la mort qui marche à sa suite. Mais on ne travaille pas sans s'instruire ; mais on n'acquiert pas des connoissances sans devenir clairvoyant. L'instant doit donc arriver un peu plutôt un peu plus tard, où tout prestige s'évanouit. Alors l'homme du peuple commence à lever les yeux sur les Grands de la terre : il ose enfin les fixer. Quel est son étonnement, quand il découvre que cet éclat imposant, qui l'a tenu si long-temps à une trop grande distance, est tel que la flamme légère du Phosphore, qui éblouit

dans une nuit obscure, tandis qu'elle ne s'apperçoit point à la clarté du jour.

Cette première découverte l'enhardit dans ses recherches. Ne croyant plus appercevoir d'inégalités que dans les possessions, toute vénération cessa; & l'envie dut naturellement lui être substituée. Aucun sentiment ne fait mieux prêter des regards curieux & perçans. Ainsi l'on épie, l'on suit, l'on étudie l'être fastueux. Ses valets qui sont les premiers à saisir ses imperfections, à connoître ses foiblesses, se vengent de la bassesse de leur état, en publiant tout ce qu'ils savent. Qu'apprend-t-on? Que voit-on? Le plus souvent un sot, chez lequel une éducation trop négligée n'a pas eu l'art de supléer le défaut de génie; un ignorant, qui prétend tout connoître, & qui ne sait rien; un bavard qui n'en paroît que plus bête; un avantageux, qui n'en est que plus insupportable; une brute, qui, affectant de grands airs, se montre & semble dire: prosternez-vous; un dédaigneux, qui méprise tout le monde & s'admire continuellement; un vaniteux, qui donnera cinquante louis pour étaler sa générosité, & qui refusera le plus léger secours à l'indigence oubliée; un prodigue pour ses jouissances, ou un avare insatiable & sordide; un avide de biens & jamais de vraie gloire; un cœur corrompu, se faisant un jeu de

la perfidie, & un plaisir de la séduction ; une ame dure, qui ne sait point compatir aux maux de ses semblables, & qui va se trouver mal pour une piquure d'épingle ; un être, en un mot, bien méprisable, dès qu'il n'honore que ceux de sa caste ; & que comptant pour rien les vertus qu'il n'a pas & les talens qu'il achete, il s'imagine que de vils écus & des parchemins véreux doivent seuls obtenir de la considération. Il y a sans doute quelques traits généraux dans ce portrait. Celui qui en réuniroit l'ensemble seroit plus hideux que l'Hydre de la fable ; mais si chacun veut prendre le sien, ne trouveront-ils pas tous leur application.

Après avoir obtenu de semblables résultats de ses perquisitions, le vulgaire dut se demander pourquoi cette expression étoit devenue celle du mépris. Plus rapproché du foyer des lumières, son ame épurée à ce creuset devint sensible à la gloire comme à l'humiliation : bientôt il repoussa par une noble fierté des dédains peu convenables. La philosophie éleva sa voix ; elle rappela l'ordre de la nature. Elle démontra l'égalité des conditions, ou dumoins elle enseigna à priser chaque individu sur le pied de sa valeur intrinsèque ; sans faire entrer dans le même plateau des accessoires hétérogènes. Dès ce moment la révolution qui s'opère en France prit son cours.

L'Europe éprouvoit déjà l'heureuse influence de ce grand changement : il étoit entré plus d'aménité dans les mœurs, plus de procédés dans les rapports ; plus d'égalité dans les cercles ; & , si la première place y étoit encore destinée à la naissance & au rang ; bientôt on tournoit le dos à l'Androïde dans un fauteuil, pour n'écouter que l'homme d'esprit, dont la conversation pleine d'intérêt indiquoit, sans qu'on s'en doutât, que lui seul étoit quelque chose.

Les Grands qu'on avoit vus autrefois se faire une gloire de leur ignorance, les Grands commençoient à sentir eux-mêmes le besoin d'être éclairés pour acquérir cette considération individuelle, si difficile à mériter. Le desir de s'instruire leur avoit appris à descendre, à vivre, à se confondre parmi les autres hommes. Les sciences étoient honorées ; les arts étoient estimés : il ne falloit plus faire qu'un pas ; & la vileté attachée par l'apédeutisme au plus grand nombre des emplois de la société seroit disparue. Alors l'homme sans mérite ou sans vertu, dans quelque condition qu'il fût placé, auroit paru seul un être méprisable. Alors des privilèges & des exemptions, fruits honteux d'un temps de servitude & de barbarie, seroient devenus à charge à ceux même qui en jouissoient. Alors, afin d'être mieux vus dans la société, ils vous

auroient priés de vouloir en accepter la renonciation, pour avoir l'honneur d'être à votre niveau. C'est ce que vient de vous avouer M. l'Archevêque d'Aix. *Lisez nos Cahiers*, dit-il à l'Assemblée Nationale, *lisez les Cahiers de toutes les Assemblées d'élection. Il n'y a pas de mandats plus fortement prononcés que ceux qui concernent l'égalité des contributions de tous nos biens aux charges publiques.* (1)

Mais c'étoit à la Philosophie à perfectionner son ouvrage. Elle avoit déterminé les premiers sacrifices arrachés à l'orgueil. Il n'appartenoit qu'à elle de provoquer le dernier effort. A la vérité elle opère lentement. N'ayant que l'arme de la persuasion pour combattre des préjugés reçus, pourroit-elle parvenir dans un jour à refondre l'opinion générale ? L'homme n'est-il pas l'esclave de l'habitude ? Ce n'est donc qu'après avoir lutté bien long-temps contre de faux principes, que la réflexion réussit à lui en faire concevoir l'erreur. La raison ne fut jamais que le partage de l'âge mûr. Elle veut être devancée par une longue expérience. Elle ne peut marcher qu'à travers les obstacles de l'illusion & les contradictions de l'égoïsme ou de l'intérêt du mo-

---

(1) *Discours sur la propriété des biens ecclésiastiques, page 37.*

ment. On avance difficilement dans un chemin hérissé d'épines. Néanmoins avec du courage on parvient à atteindre son but. C'est alors qu'achevant de déchirer le voile qui couvre encore la vérité, son flambeau dissipe enfin toutes les ténèbres.

La précipitation, au contraire, s'achemine à grands pas & n'arrive que rarement. Elle seroit parfaitement dépeinte par l'ingénieuse fiction de la Fable, qui donne cent bras & cent mains à Gygès. Ce Géant n'en sait faire usage que pour renverser & détruire tout ce qu'il rencontre, de sorte qu'il est perpétuellement entouré de ruines. La précipitation seconde toujours mal le Gouvernement, qui, en quelque manière, ne devroit faire que des oscillations insensibles. Elle devient dans ses mains une torche ardente; & l'administrateur qui s'en saisit avec réflexion, atteste qu'il veut allumer quelqu'incendie.

Malheur donc au peuple chez lequel on voudra brusquer les progrès tardifs, mais sûrs, de la philosophie. On fera naître des prétentions. L'esprit de parti ne sait point raisonner. L'opiniâtreté s'en mêlera. Les citoyens deviendront ennemis. On ne croira plus voir autour de soi que des êtres suspects ou des traîtres. Les troubles se succéderont. L'amour du bien public sera sacrifié à l'intérêt particulier. Des complots se formeront pour perdre des anta-

gonistes. Les loix, le Monarque, la patrie, rien ne sera respecté. Pour ne pas céder, un faux amour propre rendra capable de tous les crimes. Dût-on même être enseveli sous les ruines de l'empire, on ne craindra pas d'en ébranler les fondemens. Ainsi résistera-t-il à de si violentes secousses; ou plutôt sa chûte n'est-elle pas assurée, quand les bras faits pour le soutenir travaillent à l'envi à lui creuser un tombeau?

Tel est pourtant l'effrayant tableau que la France offre en ce jour. Qu'est-il devenu cet Empire si florissant il y a quelques années, il y a même quelques mois? Où trouver ce ton d'opulence, cet air d'activité, cette teinte générale de contentement, que n'avoient point effacé les plus grands malheurs? Plus de commerce, plus d'arts, plus d'industrie. Les agitations, les convulsions même ont pris la place de ce mouvement, de cette action que communiquent tous les arts en vigueur. Au lieu de citoyens, on n'apperçoit plus que des soldats. Cet art infernal, que la philosophie avoit voué à la proscription, la guerre, est aujourd'hui le métier de tous. Pour comble de malheur, elle est intestine. C'est contre son frère, contre ses proches, contre son ami qu'il faut se défendre. Tous les ressorts de l'intrigue sont en mouvement. Après la récolte la plus abondante, la famine se fait sentir;

& ceux qui tiennent le fer suspendu sur des têtes proscrites, sont menacés à leur tour d'être victimes de la faim. Par-tout les scènes les plus affreuses se multiplient. Dans une Province, une trahison sans exemple écrase, par le jeu d'une mine, les malheureuses victimes qu'elle avoit rassemblées sous l'attrait du plaisir. Ailleurs le ressentiment réduit tout en cendre. Là on s'insulte ; plus loin on s'égorge ; ici l'on assassine. Le François paroît avoir perdu jusqu'à son caractère. Les projets des Grands sont pleins de noirceurs ; les actions du Peuple sont barbares. L'éducation donne des nuances différentes aux passions. Les hommes qu'elle à civilisés sont dissimulés & perfides. Ceux de la seconde classe laissent toujours éclater leur ressentiment, & les transports de leur colère les jettent dans tous les excès de la fureur. Que doivent-ils être,

S'ils suivent aux combats des Brigands qui les vengent (1) ?

Enfin la physionomie même, ce miroir de l'ame, est changée ; & tous les visages sont, ou sombres, ou farouches.

O mes Concitoyens ! ô mes Amis ! arrêtez : sortez de ce délire qui vous déshonore aux yeux des autres Nations ; qui peut vous rendre un objet d'exécra-

---

(1) *Racine*. Mithridate, *Tragédie*, *Acte III*, *Scène première*.

tion pour la postérité, lorsque vous risquez de compromettre son bonheur. Le motif qui vous a divisés est-il bien raisonnable? Vous suivez plutôt l'impulsion maligne qu'on vous donne, que le cours de vos vrais sentimens. Pourquoi ternir la mémoire de ce mouvement de générosité que vous fîtes éclater dans la première assemblée des Notables, & qui fut reçu avec autant d'admiration que de reconnoissance? Cependant parce qu'une voix vous a crié depuis, que vous étiez tous frères, de ce moment vous vous êtes dit: *non, nous ne sommes pas frères;* & de ce moment, pour ne pas vous regarder comme frères, vous avez renoncé à être François. Vous avez sacrifié à un vain mot votre tranquillité, votre bonheur, vos jouissances. Vous avez conduit sur les bords du précipice l'Empire qui vous a vu naître. Nos ennemis n'ont plus besoin d'aiguiser leurs traits, vous leur en évitez la peine. Douze cents ans d'existence vous paroissent donc assez? Vous osez mettre en péril les destinées d'un Etat entouré de rivaux, sans connoître d'égal! Seriez-vous donc insensibles à l'honneur de lui appartenir? Vous qui êtes si fiers de votre origine, songez que ce fut en agrandissant leur patrie, & non pas en la déchirant, en préparant sa ruine, que vos aïeux rendirent célèbres les noms qui font la base de vos titres. Que vous en reviendra-t-il, lorsque

Ce fut donc toujours des causes enfantées par le hazard, ou par un concours de circonstances inopinées qui vinrent offrir aux peuples l'occasion de prendre un nouvel essor ; & toujours le moment de saisir cette occasion, tenant à une catastrophe, s'évanouit avec le dénouement : c'est dire que les Nations ne surent guère en profiter. Mille exemples attestent qu'il faut tout brusquer dans une telle circonstance, sauf à mettre ensuite plus de mesure dans les détails. C'est l'état d'un malade désespéré, qui ne doit plus attendre son salut que de la crise la plus terrible & du remède le plus violent. Si vous donnez le temps de la réflexion, l'intérêt personnel fera taire le patriotisme, & l'intrigue achevera de l'étouffer. Alors on peut dire que la Nation est perdue sans ressource ; car elle va ou se déchirer & se démembrer, ou rentrer dans une condition pire mille fois que celle qui avoit provoqué sa restauration ; puisqu'elle doit joindre le sceau de sa sanction à des loix mal conçues ou même meurtrières, à des opérations imparfaites & souvent sans aucune utilité, à des impôts accablans, qui sont le comble du malheur, & qui bientôt en deviennent le terme. En un mot, cette Nation a signé le décret de sa décadence. Après avoir atteint tous les genres de perfections, il ne lui manquoit que la sagesse dans ses mœurs, dans

ſes principes, dans ſon Gouvernement. Ce beſoin annonce la vieilleſſe, qui ne ſait plus que rétrograder. En vain des Philoſophes viennent l'inſtruire & l'éclairer. L'art de lui rendre cette vigueur du jeune âge eſt demeuré enſeveli dans les illuſions de la Mythologie : ceux qui l'entreprennent ne produiſent que le dernier eſſai de Médée ; & en exaltant les têtes chaleureuſes, ils ſemblent travailler à dépecer l'Empire, comme cette magicienne les membres du vieux Pélias. Telle on vit Athènes & Rome ; Rome ſur-tout, qui, maîtreſſe du monde ſembloit être au-deſſus des revers & inacceſſible au néant, rentrer dans la pouſſière, au moment où le genie ſublime des Thalès & des Ciceron, paroiſſoit cependant leur avoir ouvert une nouvelle carrière de proſpérité & de grandeur.

Jugez des ſuites par ce qui ſe paſſe maintenant ; & vous obtiendrez la conviction, que lorſqu'une grande cataſtrophe eſt devenue pour un peuple une leçon infructueuſe, il n'y a plus rien à ſe promettre de l'avenir. Il eſt des momens où l'eſprit de patriotiſme doit s'élever au-deſſus de tous les autres ſentimens ; parce qu'alors il a dû être généralement reconnu, que du ſalut de tous, dépend le ſalut de chaque particulier.

On ne ſonge qu'en frémiſſant aux malheurs qui naguère ont menacé la France, & principalement la

Capitale, devenue le foyer du volcan qui travaille l'Empire. Une longue & funeste expérience avoit appris à connoître les prétentions & les sentimens de ceux, qui, depuis trop long-temps, régloient arbitrairement les destinées de l'Etat. Un premier coup d'autorité étoit venu, le 23 Juin dernier, rappeller à la Nation endormie que l'intrigue veilloit plus que jamais. Un mouvement de vigueur l'a fait échouer, mais sans la mettre hors d'état de ne plus porter de nouveaux coups. Qu'en est-il arrivé? Son activité a pris une nouvelle force: elle ne songeoit d'abord qu'à régner en despote, elle veut maintenant tout écraser, & pour parler son langage: *se baigner dans un sang qu'elle abhorre.*

Un nouvel ordre de choses ouvre donc la scène. Les préparatifs sont aussi sinistres que les projets. Sous le vain prétexte d'une sûreté qui n'est point menacée, une Armée se forme, & vient prendre son camp, non pas près du dépot qu'elle devoit garder, mais à côté des victimes qu'on lui préparoit. On appelle le Général le plus expérimenté qu'on connoisse, dans le seul espoir que le soldat sera plus docile sous ses ordres. Sous le masque imposant de la commisération, on rassemble une multitude de brigands, par qui l'on fait préparer les travaux nécessaires à l'affutage de l'artillerie. La porte même des lieux qui recellent le crime est ouverte,

tant on étoit convaincu que le plus noir des complots, ne pouvoit être bien servi que par les excrémens de la nature !

Déjà les calamités d'une ville investie se font sentir dans la Capitale. La Famine, en occupant Paris du soin de son existence, le distrait nécessairement de tout autre objet, & donne le temps de mieux mesurer les coups qu'on lui prépare. Cependant un bruit sourd semble présager l'orage. On entend dire, sans savoir par quelle raison, que le Gouvernement demande *encore huit jours*, *encore six jours*, *encore trois jours*. Mais tout-à-coup la bombe éclate. De paisibles Bourgeois prenant le frais, un jour de Fête, dans le Palais même de leurs Rois, tombent sous le fer assassin d'un Colonel de Dragons, d'un Allié de leur Monarque. Une seconde S. Barthelemi paroît se renouveller, sans avoir pour excuse, ni le Fanatisme qu'inspire la Religion, ni la Politique, qui n'a pu pallier l'attentat de Charles IX.

Que d'horreurs devoient suivre ce premier éclat! Dès le soir même on apprend qu'un Breteuil est remonté au Ministère, après avoir troqué contre ses anciennes lettres de cachets des cordes, pour distribuer aux Bourreaux de ses Concitoyens. Ainsi ce qui auroit échappé à la fureur du Soldat, à la scélératesse des Brigands, se trouvoit être réservé à la

honte du gibet ! Voilà, François, le sort qui vous étoit destiné. Vous-mêmes, vous n'en avez pas douté un moment. Rappelez-vous quelle a été votre existence pendant trois jours de suite ; si toute fois on peut dire que l'on existe, quand d'un instant à l'autre on croit se voir assailli par une troupe de meurtriers, ou enseveli sous les débris d'une mine ? A vos yeux mêmes, se sont découvertes les plus noires perfidies. Les traîtres deviennent, il est vrai, des exemples éclatans de la vengeance que les Peuples se font quelquefois. Mais croyez-vous que l'intrigue n'ait pas souri à ces scènes sanglantes ? Si, en égorgeant les premiers coupables qui ont été reconnus, on a diminué le nombre des ennemis publics, ne s'est-on pas ôté en même temps la connoissance des secrets si utiles à approfondir ? Cependant les auroit-on épargnés, ces traîtres, dans le premier accès de fureur ? Il devient fort douteux qu'on les eût jamais livrés au glaive de la Justice (1).

(1) On touche au moment d'avoir un nouvel exemple qu'en France les attentats des Grands doivent à jamais demeurer impunis. Cette démarche d'un Ministre qui pour prix de ses services vient demander à l'Hôtel de Ville de Paris la grace de son ami, est sans doute la reconnoissance la plus formelle du délit de celui-ci. Il n'y a point de grace à demander pour l'innocence ; sa justification résulte de la

Quoiqu'il

Quoi qu'il en soit, l'énergie momentanée que vous inspire la frayeur, en impose à son tour. Vos Tyrans, avec toute la lâcheté des êtres de cette

---

vérification des faits. Cependant on prépare déjà les esprits pour qu'ils apprennent avec moins de surprise au premier jour l'ablution complette du Baron de Bezenval. Expliquons les termes & nous serons d'accord. Sous le règne du Despotisme, l'obéissance la plus aveugle devant être une loi irréfragable, on doit croire que le Baron de Bezenval n'a pu se refuser, sur-tout en sa qualité de Militaire, d'obéir à des ordres signés de la main du Roi, mais que sûrement ce Prince n'avoit pas donnés. Telles étoient ces Lettres de cachet portées avec tant d'empressement par ces fiers Gentilshommes, ces Officiers des Gardes-Françoises, qui pour complaire à l'autorité, ne rougissoient pas de s'abaisser à remplir le vil office d'un valet. Ainsi sous ce point de vue le Baron de Bezenval pourroit prétendre à paroître innocent; & un Vicomte d'Ortez & un brave Crillon, qui se sont immortalisés dans des circonstances à peu près semblables, pour avoir eu la grandeur d'ame de s'exposer au ressentiment de leur Maître plutôt que de devenir les Bourreaux de leurs Concitoyens, sont de vrais coupables; quoique leur généreuse fermeté, loin de blesser les Rois dont ils avoient rejeté les ordres iniques, leur ait obtenu l'estime & l'admiration de ces Princes, comme celles de la Postérité.

Mais suivant les loix de l'équité, de la nature, de l'humanité & de l'honneur, aux dépens même de sa propre vie, on doit se refuser à tout ce qui pourroit blesser la justice. A plus forte raison est-ce avoir commis le plus noir des forfaits, que d'être entré dans une conjuration formée

espèce, s'enfuient à pas précipités. Chacun d'eux se croit poursuivi par la vengeance du Peuple, quand il n'est harcelé que par la Justice Divine. Il semble voir l'Ange du Seigneur frapper de terreur & dissiper dans une nuit, l'armée qui bloquoit Samarie. Faut-il le dire; eh pourquoi le tairoit-on? Ce qui est devenu l'objet de leur crainte étoit le seul parti que vous aviez à prendre. Au lieu de mourir de frayeur dans vos foyers, de vous abandonner à des traîtres, qui ne songeoient qu'à vous intimider pour rendre vos forces inactives, au lieu de vous livrer à des Labarte, à des Lassale, qui ont fait avorter votre courage, qui ont détruit sourdement vos moyens, qui ont, à la Bastille & ailleurs, soustrait tout ce qui pouvoit vous faire connoître la vérité; vous deviez si-tôt que vous avez été en état de défense, vous deviez marcher à vos ennemis déclarés; non pas pour devenir à leur égard de vils assas-

contre l'Etat, puisqu'elle menaçoit la liberté de tous les Citoyens, & la vie d'un très-grand nombre. Il n'est point de plus traître à la Patrie, que celui qui conspire contre toute une Nation. C'est un crime dont il faut tirer une vengeance éclatante, quels que soient le crédit & le rang de ceux qui y ont trempé; ne fût-ce que pour contenir désormais la perversité de ces derniers; & absoudre un pareil coupable c'est exposer de nouveau la Nation; c'est la sacrifier à une condescendance qui fait pour ainsi dire partager l'attentat qu'on épargne.

sins ; comme ils l'eussent été vis-à-vis de vous, en les supposant les plus forts ; mais pour les livrer au bras vengeur de la Justice. En un mot il falloit faire constater légalement leur attentat aux yeux de l'Univers ; ensuite vous pouviez reprendre votre caractère, & après les avoir convaincus de perfidie, il vous restoit la gloire de leur faire grace. N'eussent-ils pas été assez punis par la honte qui suit le crime ? Le coupable jugé, n'est plus à craindre ; parce qu'il est trop connu, pour qu'il puisse en imposer ; & que tout le monde s'en méfie. Qui oseroit le servir ; qui oseroit s'en rapprocher ?

Vous deviez être généreux, vous n'avez été, vous ne serez jamais qu'inconséquens. On fait retentir dans les rues de la Capitale cette phrase si rebattue depuis deux ans : *Le Monarque a été trompé.* Sans doute il l'a été. Mais lorsque tant de récidives ne rendent pas plus surveillant, plus circonspect, il est permis de présumer que l'erreur subsiste encore ; que l'illusion se prolongera long-temps. C'est là la source de tout le mal. Redoutez la bonne volonté quand elle est alliée à l'insuffisance. Dans une Cour où siègent tous les vices, elle deviendra toujours une vertu dangereuse par l'abus qu'on en saura faire. Cette vérité étoit connue : elle demandoit, elle exigeoit qu'on prît ses précautions. Il falloit isoler : il falloit de nouveaux alentours. Il falloit

ſuppléer le défaut d'un caractère, qu'exigent certaines places, par une organiſation, qui ne laiſſât que la volonté de bien faire; & non pas le pouvoir d'empêcher le bien. Il falloit donc prévenir par des moyens mieux trouvés les dangers d'un pouvoir abſolu, toujours funeſte quelque part qu'il réſide. Il eſt ſage de lui donner des bornes. Mais l'art conſiſte dans le choix qu'on fait faire. L'autorité ſouveraine eſt comme l'or qui ne peut ſervir de contrepoids à aucun autre métal. A volume égal il emporte la balance; en moindre quantité il l'emporte encore; à plus forte raiſon s'il eſt d'une ſurface plus grande. L'inverſion de l'opération du *veto* auroit peut-être rétabli l'équilibre. Qu'un Roi propoſe; qu'une Nation rejette ou admette: il ſemble que ce ſoit-là l'ordre naturel.

La force exécutrice, par l'effet de ſa miſſion, doit la première ſentir ce qui manque, ce qui eſt vicieux, ce qui eſt de trop. Ses obſervations ſont examinées par la force légiſlative qui peut être ſéduite, mais non pas violentée. Ces obſervations trouvées juſtes reçoivent la Sanction légale; & reconnues ſans utilité on n'y a point égard. Un Peuple a trop intérêt d'accepter une inſtitution ou une réforme avantageuſe, pour refuſer le plus ſouvent toutes celles de ce genre. Il n'en eſt pas de même du Monarque. Un changement propoſé

peut le blesser de mille manières. Pour l'ordinaire, plus ce changement sera favorable aux Peuples, plus il sera propre à offusquer le Souverain. Lui laisser le pouvoir d'en suspendre l'exécution, c'est exposer le bien public à voir ensevelir dans l'oubli, par la séduction, pendant le délai fixé, une loi propice : ou c'est faire revivre cette lutte qui s'étoit établie entre le Prince, & les Parlemens trop foibles à tous égards pour lui résister. Supposerez-vous que les Représentans de la Nation, posés sur des bases plus solides, conserveront une intégrité qui réponde à leur assise ? C'est revenir à l'inconvénient de jetter l'Etat dans des convulsions continuelles, en mettant sans cesse aux prises la Puissance législative & la Puissance exécutive.

Ces funestes débats sont encore à naître. Mais donnez, donnez le temps. La première vertu de tout Législateur est la prévoyance. Il commettra de grandes erreurs s'il part du présent pour juger l'avenir. Ni les temps, ni les choses, ni les individus ne se ressemblent ; & pour un Roi doux & facile, il en est mille qui ne veulent d'autres loix que leur volonté. D'ailleurs on ne peut pas avoir oublié la sécheresse, la dureté même de la réponse qu'on a faite au nom du Roi, à l'époque de cette dernière révolution qui a transplanté la Cour de Versailles aux Tuileries. Ce ton asiatique déceloit seul le

complot qu'on tramoit alors. Le François, *après avoir conquis son Roi*, alloit être à son tour un Peuple subjugué. Les ordres étoient donnés. Le mécontentement & l'humiliation avoient armé une portion de l'Etat contre la Patrie, pour la replonger plus que jamais dans les fers. Elle n'eût plus connu d'autre droit que celui du plus fort. La Faction des Bourguignons sous Charles VII alloit se renouveller. Un grand nombre de traits concouroient à compléter la ressemblance. On se dit Noble & l'on préfère de faire des Esclaves, & de le redevenir soi-même, en rétablissant le Despotisme; plutôt que de vouloir substituer à tant de vains titres, celui de Citoyen libre, le seul utile & le seul glorieux. Cessez donc, imprudens Journalistes, d'endormir la Nation en lui vantant trop une lueur passagère de liberté. S'il est vrai que le joug de la servitude ait été brisé; songez que des fers se ressoudent; & il y a tant de mains qui s'en occupent, qu'il est à craindre qu'elles ne réussissent. Vous ne comptez plus maintenant que par révolutions, & vous ne paroissez pas craindre seulement que tant de commotions ne produisent à la fin une dernière explosion, qui ensevelira dans le même abyme & des Conspirateurs insensés, & des Mandataires à cent lieues de leurs obligations.

Si encore le soin de détourner ou d'arrêter les

effets de ces Factions successives eût appartenu jusqu'ici à la prudence humaine, on pourroit avoir plus de confiance. Mais ce qu'on a peine à concevoir; c'est que le Peuple, uniquement le Peuple, s'est trouvé chaque fois l'instrument de son salut; quoiqu'on n'ait rien oublié pour lui faire illusion, & que les fausses inductions soient venues de ceux-là mêmes qui devoient l'éclairer. N'a-t-on pas vu louanger, dans de grands Placards à tous les coins de Rue, des gens, dont la tête étoit déjà par l'opinion générale plantée au bout d'une pique? Aussi falloit-il entendre les propos du vulgaire, en lisant ces mensonges artificieux, pour apprendre qu'il vient une époque, où il vaut mieux garder le silence, que de rappeler des noms faits pour ne réveiller que des sentimens d'indignation.

Ah! si l'on eût voulu seconder l'énergie de ce Peuple! Si l'on eût voulu!........ Mais non. Par l'effet d'un aveuglement incroyable, douze cents Citoyens qui n'ont pas tous, à beaucoup près, les mêmes avantages à attendre de l'ancien Régime, ont oublié combien ils avoient eu à souffrir sous un pareil Gouvernement. Ils ont oublié que ni les personnes, ni les propriétés n'étoient à l'abri des coups que leur porte toujours un pouvoir arbitraire. Ils ont oublié les dilapidations de la Cour; la dureté des Ministres, les vexations des Fermiers; la

tyrannie des Gouverneurs de Province, les concussions des Intendans, les rapines de leurs Subdélégués & des Directeurs des Ponts & Chaussées, les indignités des Magistrats de Police, les gaspillages de tous les Gens en place. Ils ont oublié qu'on n'abandonne pas tant de prérogatives sans les disputer jusqu'au dernier moment. Ils ont oublié qu'une crise peut seule décider du sort des Empires. Ils ont oublié que rentrant dans leurs foyers ils apporteroient à leurs enfans, à leurs amis, à leurs Concitoyens, ou le premier bien de tous, la liberté; ou des chaînes plus cruelles mille fois, que celles qu'il devoient rompre. Ils ont oublié que s'en trouvant les premiers accablés, ils joindroient à ce malheur, le malheur plus grand encore, de ne voir s'élever sur soi que des regards où se peignent le reproche & l'horreur. Et quel est le moment où tant d'oublis si funestes se sont réalisés? C'est celui qui devoit les attacher plus fortement que jamais à leurs devoirs. Celui où l'autorité leur a prouvé, ainsi qu'à la Capitale, ce qu'elle ose faire quand elle croit pouvoir tout hazarder. C'est dans le moment où leur liberté, leur existence ont été particulièrement menacées. C'est depuis ce moment que le Patriotisme s'est laissé surprendre par l'intrigue; & que l'Assemblée de la Nation n'a plus paru céder qu'à des insinuations antinationales. Faudra-t-il

donc quand un Peuple voudra refondre sa Constitution, qu'il ait recours à des Représentans exotiques ? Peut-être encore cette précaution seroit-elle superflue ? Par-tout où il y a des hommes, il se trouve des parties foibles ; & la séduction parviendroit sans doute à les corrompre.

Mais quoi, seroit-il possible, lorsque nos Députés s'éloignent tant de la mission qu'ils avoient à remplir, que la conscience de tous, de tous généralement, pût rester muette ? Effrayé de la perspective de tant de calamités, un d'eux a pourtant élevé la voix pour demander la dissolution de l'Assemblée. La dissolution de l'Assemblée !...... Au lieu d'un remède propice, c'eût été le comble des maux. Est-ce donc quand on a l'ennemi sur les bras, qu'il faut abandonner le champ de bataille ? Ce seroit aller au devant de ses souhaits. Il ne demande, il n'aspire qu'à cette dissolution, qu'il a voulu premièrement opérer par la force ; & qu'il espère amener aujourd'hui par adresse. Et c'est l'Assemblée Nationale qui peut seconder ses efforts ! C'est elle qui, chargée de rétablir l'ordre, ne travaille qu'à produire une éversion totale.

Il faut dans une réforme que la réédification suive immédiatement la démolition. Autrement l'amas des décombres fait naître l'engorgement ; & l'on rentre dans le chaos, sans trouver jour à pour-

voir s'en tirer. Comment, le même esprit sembloit avoir animé la Nation entière, quoique réunie par Division; le même vœu avoit été exprimé dans chaque Cahier; & quand ses Représentans ont d'un commun accord leur tâche toute tracée, il n'y a plus d'harmonie; il n'y a plus de bonne volonté; il n'y a plus ce zèle qu'inspire la Patrie, que commande la vertu & même l'intérêt individuel!

Il est émané de l'Assemblée Nationale des monumens de philosophie, des chef-d'œuvres d'éloquence; mais pas une opération d'une politique éclairée, pas une réforme d'un avantage prédominant; pas une institution heureuse; pas un encouragement louable. Depuis l'époque d'une réunion forcée, qui d'abord a déconcerté bien des projets, & qui seroit devenu le vrai moment de la Restauration Françoise, si plus de lumières eussent permis à l'ordre ramené de faire taire une fierté stupide; depuis cette époque qui dans le temps a paru décisive, & qui par une suite ordinaire de la contrainte & de l'opiniâtreté devoit mettre l'obstacle le plus formel à toutes voies de conciliation; depuis cette époque, une lenteur affectée, & toujours funeste dans des momens d'agitations & de crise, a présidé dans le principe à toutes les Séances; un esprit de contrariété, ou plutôt de dispute, a ambé toutes les discussions; un faux zèle a percé

à travers la plupart des motions ; puis l'interversion de l'ordre dans toutes les opérations a justifié l'envie de faire des mécontens, pour former des partis & aliéner de plus en plus les esprits.

Dans le premier instant d'effervescence on a beaucoup applaudi à l'opération faite dans la nuit du 4 au 5 du mois d'Août dernier. Mais lorsqu'un vuide effroyable se trouvoit dans le Trésor Public, étoit-ce le cas d'abolir la vénalité des Charges de Judicature, sans savoir comment la Finance en pourroit être remboursée ? Mais en ôtant les Dixmes au Clergé, un Fisc obéré n'exigeoit-il pas qu'on en fît sur le champ une application utile ? Mais avant de proscrire tous les Privilèges de la Noblesse & du Clergé, ne devoit-on pas rétablir les bases d'une Puissance Publique, capable de réprimer la licence, qui devoit naître naturellement d'une liberté mal entendue ? Mais en supprimant tous les Droits Féodaux, ne falloit-il pas s'expliquer assez clairement pour que les Propriétés ne fussent point attaquées ? Qu'a produit ce fameux Décret ? Toutes les calamités qui en devoient naître : le désordre, la confusion, la dévastation des récoltes, des actes de vengeance, des procès, des inimitiés, le Citoyen armé contre le Citoyen, la ruine de plusieurs, & le malheur de tous.

On diroit vraiment que l'Assemblée Nationale,

par le vice de ses opérations, veuille empêcher que les bonnes ne réussissent. Ce n'est pas que tous ces changemens ne puissent avoir leur utilité. Mais s'avisa-t-on jamais de mettre le feu aux moissons pour en faire la récolte ? On attend le moment de la maturité ; & si l'on emploie la faux tranchante du Moissonneur, ses andains n'en reçoivent aucune atteinte.

Je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour réclamer contre la vénalité dangereuse des Charges de Judicature. J'ai même déjà publiquement applaudi au Décret qui l'avoit fait disparoître. Je ne blâmerois pas davantage l'intention que vient de manifester l'Assemblée Nationale d'anéantir toutes les Cours Souveraines du Royaume. Quand un Peuple recouvre ses droits, il paroît d'une sage Politique, que tous les Corps qui les avoient usurpés soient détruits ; dans la crainte que, chagrins de s'en voir dessaisis, ils ne cherchent les moyens de s'en remparer : tentative qui deviendroit une source éternelle de dissentions. Mais il falloit prendre ses mesures, pour qu'une foule de Citoyens, qu'un tel renversement laisse sans état, vissent, dans un autre ordre de choses, l'assurance de ce qu'ils venoient de perdre. Il falloit ou attendre ; ou, en opérant, ôter jusqu'au prétexte d'une plainte.

Il y a long-temps aussi que, jetant les yeux sur la

Constitution du Clergé, j'ai été frappé d'étonnement, qu'on pût laisser subsister dans un Empire, devenu le centre des lumières, un Corps aussi mal organisé. Voir des Prélats au faîte de la grandeur, devenus, de simples Pasteurs, les Courtisans les plus actifs en intrigues, les êtres les plus vains, les plus somptueux, les plus efféminés, & souvent pis encore: voir des Ecclésiastiques du second Ordre, ou *le Bas-Clergé*, comme disent eux-mêmes les Evêques, courir, à leur exemple, après les Bénéfices, ainsi que le Loup après sa proie, & jouir ensuite de leurs revenus, souvent avec scandale, jamais ou presque jamais avec honneur: voir une troupe de Moines fainéans, végétant à l'ombre du Cloître dans l'indolence & l'ennui, qui, inutiles à la Société, y portent quelquefois le désordre & toujours des intentions suspectes: tant d'abus ne pouvoient subsister long-temps. Plein de cette idée, j'ai sans doute entrepris un ouvrage au-dessus de mes forces. Mais de quel courage n'est-on pas animé par l'enthousiasme de faire le bien, & peut-être aussi par la gloire d'annoncer des vérités, qui, quoique connues, ont encore besoin d'être prônées.

C'est en traçant une peinture fidèle des Préjugés & des Superstitions, sur lesquelles le Clergé avoit élevé sa grandeur colossale, qu'on pouvoit faire

apprécier d'avance les prétentions qu'il devoit former. J'ai cru, que détruire l'édifice par ses bases, c'étoit en déterminer avec plus de certitude l'écroulement. J'ai plus fait : quand on connoît les hommes, quand sur-tout on a suivi de près quelques-unes de leurs institutions, il a dû être facile de définir l'esprit qui les a animées. Ouvre-t-on les Fastes du Clergé ? On apprend que l'avarice a toujours été la passion dominante de ce Corps. S'il a élevé ses desirs au-delà des richesses, ce n'est que pour en amasser plus facilement. De-là ses riches possessions qu'il veut montrer aujourd'hui, comme des propriétés, acquises en grande partie à prix d'argent, quand dans la réalité elles ne sont que des héritages ravis à la superstition & à l'imbécillité des Peuples. Voilà ce que j'avois prévu. Je savois bien qu'il emploieroit tous ses efforts; qu'il auroit encore recours à la Superstition, à l'incitation du Fanatisme, pour retenir des biens dont il se montre si peu digne depuis plus d'un jour. J'ai donc, autant qu'il m'a été possible, prévenu toutes les objections insidieuses qu'il pourroit mettre en avant. Un Discours de M. l'Archevêque d'Aix vient enfin de nous les faire connoître. Ce qui m'a le plus frappé dans cet ouvrage, c'est qu'on fait revenir à chaque ligne le mot *Loi ;* mais moins pour en établir le systême, que pour faire illusion à ceux qui se laissent prendre par les mots.

Le grand moyen eſt que la Juſtice & la Légiſlation doivent à l'envi reſpecter, protéger même les propriétés. Perſonne ſans doute ne conteſtera ce grand principe, qui forme la baſe de tous les Empires, où la Loi ſeule commande.

Mais M. l'Archevêque d'Aix a-t-il parfaitement défini ce que c'eſt qu'une propriété ? A-t-il démonſtrativement prouvé que les Eccléſiaſtiques, ou l'Egliſe fuſſent propriétaires ? Il a eu recours aux exemples. *Les ſubſtitutions, qui ne laiſſent pas la liberté d'aliéner, ſont pourtant*, a-t-il dit, *des propriétés* (1) *: l'uſufruit des rentes viagères eſt encore une propriété* (2). Point de doute là-deſſus. Mais ſi M. l'Archevêque d'Aix eût été plus verſé en Juriſprudence, il auroit ſu qu'on ne prouve jamais un point de droit par de fauſſes applications; il n'auroit pu ſe perſuader, que les eſpèces qu'il invoque euſſent la moindre analogie avec les biens du Clergé. Si les ſubſtitutions ôtent la liberté d'aliéner, la propriété de la choſe ſubſtituée n'en eſt pas moins inhérente à la famille du ſubſtitué. D'ailleurs cette impuiſſance de diſpoſer des biens grevés de ſubſtitution eſt limitée;

(1) Diſcours ſur la propriété des biens Eccléſiaſtiques, page 11.

(2) *Ibid.* page 13.

& le moment de les aliéner à volonté, se trouve fixée à l'époque de l'entier accompliſſement de la ſubſtitution. Les rentes viagères ſont des propriétés; parce qu'elles en ont tous les caractères; qu'elles ſont ordinairement le produit d'une propriété donnée en échange; qu'on a même le droit de les vendre, de les échanger, d'en diſpoſer comme il plait. Jamais les biens de l'Egliſe n'ont pu être rangés dans cette claſſe. Les Eccléſiaſtiques ſont moins que des uſufruitiers ordinaires. Ils ſont des uſufruitiers précaires. La jouiſſance des Titulaires ne commence pas de plein droit à la vacance du Bénéfice. Il faut attendre que le Collateur veuille le conférer. Que ſont en France les Economats? La retenue faite par le Roi, au nom de la Nation; des Bénéfices qui devenus vacans reſtent entre ſes mains. Mais ſi la Nation jouit déjà du droit de retenir les Bénéfices vacans, la propriété qu'on lui conteſte eſt donc une vérité démontrée.

M. l'Archevêque d'Aix parle auſſi de la preſcription. Et l'on ne ſait trop pourquoi. Car une preſcription oppoſée annonce toujours un principe vicieux. Ainſi c'eſt réveiller des ſouvenirs qu'il eût peut-être été plus adroit d'écarter. D'ailleurs quels ſont les principes en matière de preſcription? Pour en argumenter avec quelqu'avantage; il faut que la jouiſſance n'ait été ni précaire, ni

interrompue.

interrompue. Et celle du Clergé étoit précaire par le fait : de plus elle étoit altérée, chaque fois que le Gouvernement réunissoit quelques Bénéfices aux Economats ; elle a été troublée, lorsqu'il a été fait une application arbitraire des biens des Corps Religieux ou proscrits ou expulsés ; elle a été journellement interrompue par les pensions qui ont grevé tant de Bénéfices en faveur des Seigneurs Laïcs de la Cour, & même de simples Particuliers.

Au reste il est peu de sophismes dans le discours de M. l'Archevêque d'Aix que je n'aie réfuté dans mon Ouvrage (1). Mais ce que je n'avois pu prévoir, c'est que le Ministre d'une Religion, qui commande le désintéressement, l'abnégation de soi-même, la pauvreté, ait, pour défendre quelques avantages temporels, cherché à répandre une allarme générale parmi tous les Propriétaires : qu'il ait voulu faire regarder ce titre inaltérable comme menacé d'une annulation prochaine.

(1) Le Chapitre Ier *du dernier coup porté au Préjugé & à la Superstition*, pag. 8 & suivantes; le chapitre XXX, pag. 364, donnent des éclaircissemens sur la véritable origine des biens du Clergé. Enfin ce dernier chapitre, page 374 & suivantes, démontre encore qu'une administration sage peut soustraire ces mêmes biens à la dilapidation ; & qu'il n'est besoin, ni de séquestre, ni de régie pour les faire valoir.

Les réclamations du Clergé ne prouvent complétement qu'une seule vérité. C'est que ses membres tiennent beaucoup plus au temporel qu'au spirituel de leur État. Tant qu'il y aura des Prêtres ne faudra-t-il pas les nourrir ? Ce n'est donc point l'incertitude de leur existence qui peut les allarmer, mais comment abandonner sans un regret mortel un superflu interdit par les Canons & convoité par la soif des richesses & l'habitude de jouir ? Aussi de quelle part viennent-elles, ces réclamations ? Ce n'est pas un misérable Curé à portion congrue, qui s'est imaginé qu'on pouvoit établir la thèse de la propriété des biens ecclésiastiques acquise au Clergé. Celui-là ne jouissant de rien, n'a rien à perdre ; & par conséquent rien à revendiquer. Mais un Prélat qui voit s'échapper de ses mains une fortune capable d'entretenir honnêtement vingt ou trente familles, quoiqu'elle suffise à peine pour contenter toutes les folles fantaisies de Monseigneur ; mais un Prélat, mais tous les Evêques qui avoient prémédité de concert de séculariser au premier jour tous les Religieux, pour s'emparer des biens de leurs Monastères, tant la cupidité est insatiable ! Peuvent-ils ne rien dire quand il faut perdre de si vastes espérances ; quand il faut se circonscrire dans une médiocrité convenable ? Cette résignation eût été digne d'un

des sept Sages de la Grèce. Les vertus du Paganisme ne sont pas celles des Evêques.

Comptant sur leur crédit à la Cour, ils alloient admettre pour eux le droit de conquête ; & ils ne veulent pas souffrir qu'on décharge leur conscience des crimes dont elle se noircit, par l'usage repréhensible qu'ils font des revenus de l'Église ! *Nous sommes*, disent les Pontifes, *les Représentans des Fondateurs*. Ah !. quel mot prononcent-ils là ? Quelle fut l'intention de ces Fondateurs, lorsqu'ils consacrèrent leurs propriétés à l'Église ? Ces pieuses offrandes eurent-elles pour objet qu'on les dissipât en folles dépenses, en vains plaisirs ? Il s'en faut. Ces donations furent faites à titre onéreux. Les Abbayes, les Chapitres, les Communautés, tous les Bénéfices, en un mot, furent érigés par le zèle qu'inspire la dévotion, ou en termes plus techniques, quoiqu'on en puisse dire, par les sacrifices qu'arrachent la séduction & l'erreur, pour que les Titulaires célébrassent, avec une ferveur toujours égale, les louanges de l'Eternel. Le but de ces Institutions fut particulièrement, que, dégagés de tous les soins de la vie, par une existence assurée, les Titulaires pussent, avec plus d'exactitude, faire les prières ordonnées pour le repos de l'ame des bienfaiteurs. Si, dans le principe, ces obligations ont été remplies, il y a long-temps qu'elles sont ou-

confondu par cet arrêt : quand l'énergie qu'inspire la confiance de pouvoir devenir tout ce qu'on veut être, produit toujours les plus grands effets : quand il faut pour la maintenir, cette confiance, que toutes les distinctions disparoissent, afin qu'il n'y ait plus qu'un seul ordre de Citoyens, la force des réclamations peut étourdir la multitude, & lui faire perdre de vue ces grandes vérités.

Cependant, en lisant *l'Adresse aux Commettans*, il semble voir Hercule, touchant au terme de ses travaux, s'appuyer sur sa massue pour reprendre haleine, & considérer avec satisfaction les monstres & les géans terrassés à ses pieds ; en invitant les peuples de la Thrace à célébrer la gloire de leur libérateur. Approche-t-on de plus près du tableau pour l'analyser ? On n'apperçoit plus que des masses informes, jettées avec art dans les espaces, pour faire illusion étant apperçues de loin. Porte-t-on ses regards au-delà ? On découvre, cachés derrière ces entassemens, tous les monstres qui infectent la terre, s'agitant avec fureur ; c'est-à-dire, les plus grands abus subsistant toujours ; & ceux qui ont intérêt de les perpétuer, employant, pour réussir, les deux fléaux les plus terribles : la chimère qui aveugle les peuples, & l'anarchie qui met tout en combustion. Enfin, lorsqu'on parcourt cet Ecrit, il semble lire le beau préambule de la Déclaration du timbre.

Ce sont les mêmes lieux communs, &, pour ainsi dire, les mêmes phrases. *Peuples, la France va s'élever à ses glorieuses destinées*... *Qui oseroit maintenant lui assigner le terme de sa grandeur. Mais telle est la crise des Finances, que si le patriotisme ne s'avance pas au secours du Gouvernement & de l'Administration, l'Empire se voit rapidement entraîné vers la catastrophe, où il ne recevra plus de loi que des désordres de l'anarchie* (1). Pareillement Brienne, Lamoignon & Breteuil juroient leurs grands Dieux, dans la Déclaration du timbre, que si les Peuples vouloient se soumettre à tous les sacrifices qu'on exigeoit d'eux, *la dette publique seroit assurée, la gloire du nom François affermie; & que le niveau si désirable entre la recette & la dépense pourroit reparoître.*

Que sert-il de déployer de grands talens, lorsqu'on ne sait y joindre aucune de ces qualités utiles, aucune de ces vertus vraiment patriotiques ? Il ne suffit pas de faire raisonner le grand mot de *Patrie* dans une tribune, comme celui de *Rome* dans nos spectacles. Jamais on n'a tant employé en France l'expression du patriotisme ; & jamais pourtant il n'y eut moins d'influence & d'empire.

Cette inconséquence tient peut-être à un vice

(1) Courier de Provence N°. XLIX, pages 7 & suivantes.

du caractère national. On a parlé de Liberté; & ce mot, devenu si difficile à définir, par l'abus qu'on en a fait en tout genre, a exalté toutes les têtes. Sans raisonner, sans rien approfondir on a cru que c'étoit être libre, que de se trouver armé de pied en cap. La gloriole de porter l'habit national est devenue une fureur, & a fait oublier tout le reste. Pauvre Français, quand seras-tu rendu à ta dernière folie ? Toujours enthousiaste de la nouveauté, combien d'erreurs t'ont plongé dans le délire ! combien de charlatans n'ont-ils pas étayé leur réputation & leur fortune, sur cette facilité à te passionner pour tout ce qui paroît nouveau ou singulier ? un Bléton, avec sa baguette magique, t'a fait courir après la découverte des mines d'or, qu'il trouvait plus surement dans ta bourse, que sous tes pas. Un Abbé Miolan t'a, enfin, dégoûté d'essayer plus long-temps à t'élancer vers la Lune. Un intrigant Mesmer est parvenu à te rendre convulsionaire. Aujourd'hui la Gymnastique fait tes délices ; & lorsqu'il ne te falloit que des yeux d'Argus, pour veiller de près la conduite de tes Préposés ; & tenir en respect des Ennemis domestiques, qu'on déconcerte toujours par la vigilance & une conduite droite & sage, tu deviens soldat, pour faire des patrouilles, qui n'empêcheront, ni les brigandages des fripons,

ni les insurrections d'un Peuple qui meurt de faim tous les quinze jours.

La vraie Liberté d'une Nation ne consiste pas dans cette indépendance générale, qui permet au premier venu de tout oser; & à tous d'avoir une volonté illimitée. Cet état est positivement le regne de l'anarchie. Cet état n'est-il pas celui de la France? Pourquoi donc ne lui montrer qu'en perspective, quand il est instant de l'en delivrer? Un Peuple libre est celui, chez lequel un ordre, heureusement établi, laisse chaque particulier dans le poste qu'il doit occuper; ce qui facilite le mouvement, seconde l'industrie & provoque l'activité. Un Peuple libre est celui, chez lequel une force publique maintient cette harmonie, dont les bases reposent sur des Loix sages, qui en promettent la durée. Un Peuple libre est celui, qui trouve dans son Gouvernement le protecteur des personnes, des propriétés, de l'agriculture, du commerce & des arts, sans y rencontrer toutes ces entraves, dont l'insatiable fiscalité a hérissé toutes les contrées de l'Europe. Un Peuple libre est celui, qui ne connoît d'autre crime punissable, que ceux que pourroit venger le courroux du Ciel. Un Peuple libre est celui qui, maître de son administration, ne permet pas qu'on lui voile la moindre chose. Un Peuple libre est celui qui

fixe, non seulement l'étendue de ses sacrifices envers la Patrie, mais encore s'en ménage & l'application, & la distribution. Un Peuple libre est, enfin, celui qui, pour prévenir les tentatives de l'autorité, après en avoir décrit le cercle, ne lui a laissé aucun moyen de passer au-delà. Toutes ces opérations paroissent simples & faciles. Pourquoi donc s'en trouver à une aussi grande distance? Pourquoi n'avoir profité ni du temps, ni de l'occasion? Pourquoi, en paroissant craindre *que la liberté n'ait luit qu'un instant à nos yeux*, agit-on comme si l'on ne se doutoit pas seulement de cette importante vérité?

Le peuple a dû avoir quelques soupçons, il a dû être au terme de ses espérances, dès l'instant qu'après la récolte la plus abondante, il a vu accroître, en quelque manière, la disette des grains par tout le Royaume. Les raisons qu'on a alléguées étoient si pitoyables, qu'elles seules attestoient la réalité des mauvaises intentions. On s'est d'abord rejeté sur le défaut d'eau; comme si, avec des pluies presque continuelles, elles avoient pu assez baisser pour devenir insuffisantes. On a parlé ensuite du manque de bras pour battre les grains. Ce motif pourroit encore paroître spécieux, un ou deux mois après la récolte. Mais quatre mois, mais cinq mois, mais lorsque tout le grain recueilli auroit eu le

temps d'être battu, & lorsque la disette, antérieure à la récolte, nécessitoit qu'on se mît à la besogne aussi-tôt la moisson ! Combien n'a-t-il pas fallu compter sur la bonhomie du Français pour lui proposer de pareilles excuses ?

Le peuple a dû trembler, lorsqu'au lieu d'assouvir sa faim, il a appris qu'on ne songeoit qu'à réprimer par la terreur les angoisses du besoin. Ainsi il peut arriver, & tout le fait craindre, ce jour horrible, où il faudra que le François trempe ses mains dans le sang de ses frères. Et la Loi meurtrière qui va ordonner cette affreuse boucherie, a pu trouver des partisans ! Loi inspirée par la peur & sanctionnée comme un moyen de plus d'asservissement. Cette Loi est appellée *Martiale*. Regarderoit-on comme un acte de bravoure de fondre avec des pièces d'artillerie sur une troupe d'infortunés, qui n'ont pour toute défense que les transports de rage que la famine peut en effet communiquer ? *Mais il faut bien donner un frein à la Populace.* Dites plutôt qu'il faut prévenir toutes les causes qui peuvent la soulever. Elle ne se réveille qu'à l'extrémité : elle est comme le serpent, qui ne se redresse que quand il est vivement poursuivi. Laissez-le en paix, il fuira à votre approche : ne l'écrasez pas, il ne sera jamais mal-faisant. Mais, ni votre étendard de sang, ni vos canons, ni vos bayon-

nettes ; ne pourront arrêter le famélique ; qui, ayant à défendre ses jours contre les horreurs du besoin impérieux de la nature, ne craint pas de dévorer ses propres membres.

Cette Loi, faite pour caractériser le peuple le plus barbare déshonorera toujours la Nation civilisée qui a pu l'admettre. Vos Aristocrates, qui vous inspirent tant d'horreur aujourd'hui, n'avoient pourtant osé attaquer que la liberté individuelle. Et vous menacez l'existence de tous les Citoyens ! Oui, l'homme paisible, au sein de ses foyers, au milieu de sa famille, doit s'attendre maintenant à voir ses enfans & lui-même, à chaque instant de sa vie, criblés par un essaim de mitrailles qui entre par la croisée. Sans même qu'il survienne d'émeute populaire, vous tiendrez en état vos armes offensives pour déconcerter les récalcitrans ; un hasard, ou une mal-adresse prendront pour victime l'innocence pacifique : Et malheureusement on peut aujourd'hui vous en citer un exemple. Quel que soit le sentiment général, je dis moi, que cette Loi est un trait de barbarie, digne d'avoir pour berceau l'Arame du Roi de Maroc, & non pas une Assemblée Nationale.

De plus dans la crise présente, combien d'inconvéniens n'en peut-il pas résulter ? Lorsque les complots se succèdent ; lorsque deux Puissances

luteñt fourdement l'une contre l'autre ; lorſque la victoire eſt encore incertaine, lorſqu'elle peut pencher en faveur du parti oppoſé au Peuple ; n'eſt-il pas poſſible que cette Loi ſerve quelque jour au rétabliſſement du deſpotiſme? Et celui qui penſe inconſidérément qu'elle ne menace que le vulgaire, reconnoîtra alors qu'une Nation n'autoriſe jamais impunément qu'on agiſſe militairement contre elle-même. Conſultez votre Hiſtoire. Elle vous apprendra quelles horreurs furent commiſes autrefois par le Tribunal ſanguinaire, *des grands jours* ; qui, ſous le prétexte ſpécieux d'en impoſer aux méchans, devînt le fléau de tous les bons Citoyens. Après cela, dormez tranquilles, ſi vous le pouvez.

Non non, les actes de rigueur ne prouvèrent jamais en faveur de l'autorité qui les employa. Elle ne veut impoſer ſilence que parce qu'elle ne ſait faire que des mécontens. D'ailleurs, eſt-ce donc uniquement parmi le bas Peuple que les opérations de l'Aſſemblée Nationale ont ſemé des germes de ſoulèvement ? Qui n'a pas à ſe plaindre ; qui n'a pas à gémir ; qui ne touche pas au moment du déſeſpoir. A une diſette ſouvent affreuſe, toujours continue, vient ſe joindre la miſère la plus exceſſive. Les objets de premiere néceſſité ſont les ſeuls qui s'achètent. Tout le

monde se retranche. Une légion de Laquais est sur le pavé, & fait trembler pour cet hiver. L'argent ne paroît plus; mais, à sa place, on voit circuler un papier qui brûle les doigts. (1) Quelle preuve plus grande que c'est la crainte enfantée par le discrédit, plutôt que *la cessation des revenus*

(1) Il seroit bien singulier, lorsque la confiance publique est pour l'ordinaire si difficile à mériter, qu'elle pût se laisser abuser quelquefois par les moyens les plus propres à propager ses suspicions, à réaliser même les motifs de ses inquiétudes. Tel est pourtant l'espoir qui vient de se concentrer tout-à-l'heure dans le sein de l'Administration. De quelle source part la crainte qui ne permet plus à qui que ce soit de dormir en paix avec un billet de la Caisse d'Escompte dans son porte-feuille; sinon du discrédit absolu des opérations de l'Assemblée Nationale? Et pourquoi ce discrédit influeroit-il sur les effets de la Caisse, si l'opinion ne les eût pas déjà placé dans la classe des dettes de l'État? Comment donc espérer pouvoir ranimer la confiance en faisant adopter la Caisse d'Escompte par l'Assemblée Nationale, quand le résultat de cette opération tient plutôt à des mots, qu'à des choses? Tout se borne à faire reconnoître ouvertement une vérité jusqu'alors tacite. C'est revenir, encore une fois, au systême de Law, si décrié & si désastreux. Il y a pourtant dans la circonstance présente, cette différence, qu'à l'époque où le Gouvernement adopta en 1718 le Papier-monnoie, offert par cet aventurier, il reçut des effets qui étoient au pair des fonds de la Caisse; & qui ne devinrent insolvables, que par l'abus qu'en sut faire depuis, une Cour toujours placée au centre de la profusion; au lieu que l'Assemblée de la Na-

du fisc, (1) qui a fait éclipser le numéraire. Cette interruption du recouvrement des impôts est partielle, & ne seroit sensible, d'ailleurs, que dans le trésor public; mais le défaut de confiance est général. On en a une autre preuve non moins frapante. L'avarice n'est plus la seule qui enfouisse ses richesses : le capitaliste a acheté jusqu'à 40 sous le louis d'or, pour sauver plus aisément les débris de sa fortune. Voilà les préparatifs de l'incendie le plus violent. L'instant de le mettre en activité, sera celui de la collecte d'une contribution, qui, quoique volontaire pour la fixation, paroît exigible à un taux quelconque; qui, quelque foible qu'elle puisse être, dépassera toutes les facultés; qui doit être d'autant plus mal vue, qu'elle a été accordée sans examen & sans preuves justificatives, plus de trois mois avant sa perception.

On ne peut en douter, les besoins de l'Etat sont infinis. Mais quelque soit leur étendue, le

---

tion, en convertissant la Caisse d'Escompte en Caisse Nationale, ne peut admettre qu'un Papier représentant une valeur, dont la quotité passe déjà, vingt fois peut-être, le montant des actions formant la masse de la banque, à cause de l'usage anticipé & très-connu qu'ont su en faire des Calonne & tant d'autres dissipateurs. Ainsi c'est enter dettes sur dettes, ou plutôt, en les confondant ensemble, c'est rompre le fil, sans lequel on ne peut sortir du labyrinthe.

(1) Le Courier de Provence, N°. XLIX, pag. 10.

premier devoir étoit de la constater; quand surtout il restoit encore un intervalle de temps suffisant. Tous les Cahiers en faisoient une loi aux Représentans de la Nation. Il n'y aura point de vraie droit de propriété, tant que le contribuable ne connoîtra pas la juste mesure de ses obligations. Il n'y aura point d'impositions légitimes, quand elles ne seront pas dans une proportion exacte avec les besoins du Gouvernement. Peut-on dire que le nouveau tribut annoncé comme volontaire, pour le rendre moins effrayant, renferme ces deux conditions essentielles ? La preuve du contraire résulte de la manière dont il a été établi.

Le vœu de la Nation paroissoit être qu'il ne fût accordé aucun impôt, sans que, préalablement, la profondeur du Déficit eût été mesurée; sans même qu'on eût rendu public l'état constaté de ce Déficit. On ne doit pas avoir oublié les principes, qui, justifiant aux yeux de tous la résistance des Parlemens, ont fait triompher l'opinion, de l'ascendant de l'autorité. Qu'ont répondu les Cours Souveraines du Royaume au Ministère, lorsque, comptant sur son pouvoir, il a voulu faire gémir la France sous deux impôts révoltans ? *Assez & trop long-temps*, ont-elles dit, *nous avons cédé aux demandes réitérées du fisc; & lorsqu'il vient proposer des surcharges nouvelles, qu'il justifie*

donc le besoin qu'il en a. Tel avoit été constamment le langage des Notables, assemblés par le dissipateur Calonne, & congédiés par le Cardinal de Loménie, qui, après avoir, par sa fausseté, accroché, dans cette Assemblée, quelque portion de considération publique, s'étoit flatté que les Parlemens lui accorderoient sans peine ce que son astucieux prédécesseur n'avoit pas osé en attendre. Telle étoit enfin la demande de la Nation fortement exprimée dans tous les Cahiers, & dérivée du droit de propriété.

Mais ce Déficit tient à des secrets qu'une politique sage & réservée ne permet pas de divulguer. Est-ce pour les gens instruits que vous parlez de la sorte? Que leur apprendrez-vous qu'ils ne sachent pas? Est-ce pour le Peuple? Lui-même n'ignore de rien. Tant de millions disparus n'ont pu être absorbés uniquement par la dépense. On a des yeux, & l'on sait compter. Où sont-ils passés ces millions? On le sait encore. Quelle est la quantité des sommes détournées? Voilà l'objet de l'incertitude. Il falloit craindre d'y ajouter de nouveaux soupçons par un silence, qui, cachant l'état des choses, donne lieu de croire que la même exportation dessicative subsiste toujours. En vain les Délégués de la Nation viendroient-ils lui certifier, *qu'ils ont vu; qu'ils ont constaté.* Ils doivent

un autre compte à leurs commettans. Un Fondé de pouvoirs est un être passif. Il ne peut donc avoir de secrets pour celui ou ceux qu'il représente, sans trahir formellement la confiance qu'il a obtenue, ses engagemens & son devoir.

Tout est perdu si le voile du mystère enveloppe de nouveau les opérations du Gouvernement. C'est cette obscurité perfide qui est devenue la source de tant de déprédations, de dissipations, d'oppressions, leur suite nécessaire. Dilapidations continues, qui, après avoir absorbé de si grands moyens, ont trouvé dans le crédit public l'anéantissement total d'un État épuisé. Il est bien près de sa ruine, l'Empire chez lequel l'excès des profusions exige des Impôts, qui surpassent les facultés des Contribuables. Que sera-ce donc, si un Gouvernement dissipateur y ajoute un nouvel instrument de calamités par une nouvelle facilité pour faire de la dépense ?

Si l'Administration n'eût pas siégé au centre des plus épaisses ténèbres, l'intrigue ne s'en seroit pas emparée ; & les Peuples pouvant suivre le fil des opérations, les deniers publics se seroient toujours trouvés hors des atteintes des déprédations de la cupidité, & des dissipations de l'inconduite. Mais la liberté de disposer devant naturellement tenter l'avarice & autoriser le penchant à la dépense, le Trésor Public a bientôt été au pillage.

O Rois de la Terre, comme votre puissance vous égare ; comme vos Flatteurs vous abusent ! Rendus les dépositaires du bonheur de vos Peuples, vous n'en avez jamais ou presque jamais été que les Tyrans. Croyez-vous donc qu'on n'est un Despote sanguinaire, que lorsqu'on s'arme continuellement d'un cimeterre ensanglanté ? Et qu'importe que vos Sujets expirent sous le fer des Bourreaux ou dans les horreurs de la misère ; cette alternative les aura-t-elle moins voués à la mort, soit par des actes de férocité, soit par l'effet d'une négligence qui rend barbare la conduite de leur Maître ? Quoi, le jour ne luira pas, où vous ferez consister vos plus douces jouissances dans les bénédictions de vos Peuples ! C'est bien peu d'attirer leurs regards, lorsque l'expression involontaire de la gratitude n'accompagne pas leur curiosité.

Il y a dans la Capitale la Statue de plus d'un Monarque François. Mais une seule, une seule! réveille dans l'ame l'attendrissement & l'amour. Il eut pourtant ses foiblesses, ce Bon Henri IV. Mais aussi il sut en réprimer les effets. Il voulut tout connoître, tout approfondir ; & avec un Ministre, qui n'a point encore eu son second ; un Ministre, son Ami depuis l'enfance ; un Ministre, à qui il avoit des obligations réelles ; cependant avec un tel Ministre, ce Prince eut sans cesse les yeux ou-

verts sur les opérations du Gouvernement ; & s'il fut injuste, c'est pour avoir trop manqué de confiance envers un homme tant de fois mis à l'épreuve.

Mais en nous plaignant des Rois, ne faut-il pas convenir en même temps que leurs erreurs sont en grande partie notre ouvrage ? Nos institutions, nos mœurs, nos préjugés, la fausseté de nos opinions, nos adulations & tant d'autres prestiges, ne servent-ils pas chaque jour à éloigner les Souverains du vrai but de tout Gouvernement, qui est la félicité du Peuple ? La capacité n'est point à beaucoup près la même chez tous les hommes. La nature ne protège pas toujours ceux que la naissance favorise. Elle leur laissera quelquefois le desir de bien faire. Desir nul, s'il est isolé. Les grandes Places sur-tout exigent de grands moyens. Sans eux, comment sortir de la route frayée ; comment surmonter tant d'obstacles ; comment distinguer tant de fausses apparences ; comment s'arracher à l'empire de la coutume ? Le chemin déjà tracé paroîtra le plus sûr, en paroissant le plus commode. L'ambition qui veille, pour profiter des erreurs, contribuera encore à les propager ; ainsi un faste ruineux se perpétuera à la Cour, parce qu'un Louis XIV a paru grand, pour avoir été le Souverain le plus magnifique.

Dès que la foible humanité a fait consister la grandeur dans beaucoup d'opulence ; & qu'on a cru

follement que le faste relevoit infiniment la majesté du Trône ; que les Rois croupissent donc à jamais dans une superbe & somptueuse indolence ; mais du moins que ce luxe se restreigne à leur personne ; & que sur-tout il ne dégénère pas en profusion.

Quoi, faudra-t-il éternellement que le titre de Fournisseur de la Cour soit la certitude d'une fortune aussi rapide que brillante ; parce que le Monarque surpayant tout ce qu'il achète, est encore trompé sur la quantité ? Faut-il qu'une fourmillière de Valets inutiles, dévore sans cesse la substance du Peuple dans le Palais des Souverains ? Faut-il que des milliers de Chevaux coûtent autant à nourrir & à soigner dans les Ecuries du Monarque que des Provinces entières ? Faut-il que chaque Prince du Sang, que chacune de leurs Epouses, que même leurs Enfans aient des Maisons particulières à la solde de l'Etat ; & qu'ainsi, au lieu d'un Roi fastueux, la Nation en entretienne une douzaine ? Faut-il que la Cour ayant déjà une multitude de Maisons de plaisance, en achète tous les jours de nouvelles ; & puis, qu'on les bâtisse avec l'intention de les rebâtir l'année suivante ? Faut-il que sans discontinuer on donne à pleines mains à des gens qui sont déjà sur la route de la Fortune ? Oui, c'est au moment où l'Etat est dans la plus affreuse détresse qu'on ne s'est pas contenté de faire présent d'un

ſuperbe Hôtel à un des Agens de l'Adminiſtration ; on y a encore joint le cadeau de plus de ſoixante mille livres de réparations. Voilà un fait notoire, d'après lequel on peut juger du reſte. Voilà pareillement comme ſix cents millions d'impôts annuels ſe ſont engloutis en France. Voilà comme une maſſe auſſi énorme de moyens eſt à la fin devenue inſuffiſante ; & comme s'eſt formé un Déficit qui paroît incalculable.

Avant toute Impoſition nouvelle, ne devoit-on pas procéder à tant de réformes ? Ne devoit-on pas créer une Caiſſe Nationale ; non pour y dépoſer des aumônes qui humilient la Nation, mais pour y mettre à couvert les deniers publics, aſſurer leur perception & fixer invariablement l'utilité de leur emploi ? Ne devoit-on pas, antérieurement à l'examen de toute autre affaire, s'occuper de l'organiſation définitive des Aſſemblées Provinciales & d'une formation mieux conſtituée des Municipalités du Royaume, pour commencer à établir un ordre, qui facilite ſi bien les opérations ſucceſſives ; un ordre, qui ſeul pouvoit faire diſparoître ſur le champ la diſette des grains, dont doivent regorger les greniers de la France ? Ne devoit-on pas auſſi-tôt porter ſes regards vers la perception des Impôts, pour les ſouſtraire enfin à la rapacité des Traitans, en confiant un tel ſoin aux Aſſem-

blées Provinciales & aux Municipalités conjointement ; ce qui non-seulement simplifieroit, mais encore diminueroit infiniment les frais de levée ? Ne devoit-on pas s'occuper de la conversion de tant d'Impôts, ruineux & gênans pour le Commerce & l'Agriculture ? Conversion, indiquée par les Politiques ; projetée par l'Assemblée des Notables convoqués en 1787 ; éloignée le plus possible par les Vermines que les abus alimentent ; regardée comme impraticable par ceux qui n'y connoissent rien ; desirée ardemment par toutes les personnes, qui, voulant le bien, ont cherché à découvrir les facilités qui peuvent y conduire (1). Ne devoit-on

(1) M. Necker, dans son Traité de l'Administration des Finances, regarde la conversion des Impôts en un seul, comme une chose impossible ; moins sans doute à cause de la difficulté de l'exécution, que parce qu'il voyoit une dette énorme, qui ne permettoit guères un tel changement. Mais une Nation qui opère elle-même, peut faire ce qu'une Administration Fiscale ne tenteroit qu'infructueusement. Lisez les meilleurs Publicistes, lisez l'Abbé Raynal, lisez les Ouvrages de M. Linguet, qui pour servir l'autorité a quelquefois laissé échapper des vérités importantes ; & vous trouverez que cette conversion d'Impôts tient à l'opération la plus simple. Quant aux avantages, ils sont incalculables. L'amitié m'a rendu dépositaire d'un Ouvrage, qui doit être bientôt livré au Public ; & dans lequel ces avantages sont décrits avec une telle précision, qu'ils conduiront infailliblement à la conviction la plus complette.

pas, ayant des ressources si fécondes qu'elles semblent n'exiger aucun supplément, & quand les Opérateurs étoient les maîtres du choix de leurs moyens, ne devoit-on pas enfin n'employer que ceux d'une utilité démontrée ? Il falloit sur-tout rejetter avec soin tous ces remèdes qui ne font qu'accroître le mal, en rendant la plaie plus profonde. Combien de coups funestes le Crédit Public n'a-t-il pas porté à la France, depuis la malheureuse époque du Systême de Law ? En vain donc l'expérience de tous les jours vient apprendre que cette invention ne peut que ruiner un Etat déjà obéré, par un accroissement de dettes d'autant plus rapide qu'on livre de cette manière le Gouvernement à l'avarice des Spéculateurs, à l'usure des Capitalistes. Petits Législateurs d'un grand Empire, n'éleverez-vous jamais vos spéculations à l'étendue de votre tâche ? Dans quel cercle étroit allez-vous circonscrire l'Administration, lorsque vous la réduisez à de simples opérations de Banque, qui exposent sa gloire & sa destinée aux chances de la Fortune ; qui l'avilissent jusqu'à la rendre le pivôt d'un indigne agiotage. Quel est l'objet de votre convocation, de votre réunion ? Que vous disent vos Cahiers, ces Cahiers qu'il ne falloit que suivre, pour arriver sûrement au terme desiré ? *Rendez aux Loix leur vigueur : mettez des entraves à la cupi-*

dité des Ministres, *& aux dissipations de la Cour. Payez les dettes de l'Etat.* Mais les payer n'est pas en faire de nouvelles. Les suppressions, les réformes, les bonifications, devoient vous offrir les premières ressources; & le Patriotisme de la Nation auroit alors fait le reste sans peine. Avec six cents millions d'Impôts annuels, devenus une fois libres, le retour de l'abondance venoit se fixer pour jamais dans un Trésor depuis si long-temps épuisé. Une telle masse de moyens, devant donner tôt ou tard un excédent, auroit dispensé dans des circonstances difficiles, d'avoir recours à tous ces expédiens que le moment imprévu d'un besoin urgent, peut faire employer par fois & avec prudence sans un danger imminent; mais qui appliqués, comme remède, dans l'épuisement, deviennent un corrosif, lequel achève bientôt de dévorer le peu de substance qui peut rester. Il n'est point de vérités mieux démontrées, & l'erreur subsiste toujours; lorsqu'il étoit possible dans une proscription sévère du Crédit Public de trouver même des allégemens. La marche à suivre étoit déjà tracée. Il ne falloit que se rappeler cet examen si célèbre, connu sous le nom de *Visa*, lors de la chûte du systême des Billets de Banque, & faire passer au même creuset les créances des Agioteurs. Quand on ne peut ignorer par quelles manœuvres illicites les Ministres ont su

faire de l'argent, feroit-il donc fi déplacé de vérifier encore partiellement la nature des dettes contractées par l'Etat?

On eft éloigné fans doute de donner ici aucun confeil qui parût tendre à faire trahir les engagemens de l'Adminiftration. Il eft très-jufte que le Créancier de bonne foi, celui qui a vraiment confié fes fonds au Gouvernement, foit à couvert de toute inquiétude. Mais combien de créances, fi elles étoient examinées de près, combien de Miniftres, combien de leurs Créatures, qui font devenus Créanciers de la Nation, en faifant infcrire feulement leur nom fur la lifte des Prêteurs. De-là tant d'emprunts ouverts fucceffivement fous le Règne du prodigue Calonne. De-là tant de fortunes fcandaleufes faites depuis quinze ans dans le Miniftère & la Haute-Finance. Ils étoient ruinés la plupart, ces premiers Favoris du Dieu Plutus, quand ils ont mis le pied dans l'Adminiftration: où auroient-ils donc pris les fonds qu'ils paroiffent avoir placés, dès ce moment, fur le Roi? C'eft le vrai fecret de l'Argyrogonie, dont vous inftruira un Prince trop diffipateur pour avoir jamais fu faire des épargnes; & à qui pourtant l'Etat paye 120,000 livres par mois de penfion viagère.

Bien loin d'avoir rempli les intentions de leurs Commettans; d'avoir fuivi la marche que leur

traçoient à l'envi la prudence, leur devoir & l'intérêt public; les Mandataires Nationaux ont accordé la surcharge la plus aggravante, avant de s'être instruits eux-mêmes des véritables besoins du Gouvernement. Ils ont donné pour excuse qu'ils avoient cru devoir cette marque *de confiance à un Ministre qui paroissoit avoir obtenu l'attachement universel de la Nation* (1). Toute confiance aveugle est une imprudence. Toute imprudence en Administration peut être regardée comme un crime, lorsqu'elle voit toujours marcher à sa suite le malheur d'une multitude d'individus.

Sans doute le Ministre qui a proposé cette Contribution, *comme moyen principal* (2), s'est distingué dans la carrière. Néanmoins sa conduite n'a-t-elle jamais varié? Il est probe; & ce n'est pas une mince qualité dans le poste éminent qu'il occupe. Il aime la gloire; ce qui suppose l'envie de se bien montrer. Mais aussi cette envie, à la Cour des Rois, annonce un Courtisan; & tout Courtisan est un homme qui doit foiblir plus ou moins. N'est-il jamais échapé à ce Ministre de ces éloges qui ressemblent trop à la flatterie? Comment interpréter cette convocation des Notables incompétens & très-

---

(1) *Le Courier de Provence*, *N°. XLIX.* (2) *Idem, ibidem.*

incompétens pour résoudre la question qu'on leur a fait décider ? Pourquoi avoir contredit cette première démarche, en rejetant l'avis donné par ces Notables ? Quel étoit l'esprit qui avoit dicté le discours prononcé à l'ouverture des Etats ? Peut-on se rappeler, sans en prendre de l'ombrage, cet entretien d'une heure en Pays Etranger, avec un des Ennemis les plus déclarés de la Nation ? Puisque l'étendue de la Contribution récemment établie paroît attester qu'un nouvel Impôt étoit indispensable, devoit-on indiquer à l'Assemblée Nationale ces palliatifs toujours perfides, ces emprunts dont une trop funeste expérience, ayant démontré l'insuffisance & les dangers, sembloit avertir le Restaurateur de cette invention qu'il étoit temps d'y renoncer ? Cet envoi d'argenterie porté avec tant d'éclat à la Monnoie la veille du jour où l'on a demandé une augmention d'Impôts, ne ressemble-t-il pas à un de ces petits moyens si souvent employés par l'Administration, pour faire illusion aux Peuples & les rendre plus dociles ? Et même à l'égard de cette Contribution du quart relative au revenu, ne devient-il pas difficile d'expliquer comment, après avoir été demandée pour un temps indéterminé, elle a pu être restreinte à une année seulement ? Car si le Ministre n'a pas été de mauvaise foi dans son exposé, l'opération de l'Assem-

blée Nationale n'en doit paroître que plus mal digérée.

En suivant le jeu des effets royaux, que notre moderne Administration a rendu le Thermomètre de la confiance publique, il y a long-temps que les Dépositaires des intérêts nationaux ne peuvent plus se dissimuler que leur manière de procéder ne paroît ni la plus sage, ni la meilleure. Dès l'instant en effet qu'on les a vus faire tendre la main à l'Etat, pour mendier des misères, des croix d'or, des dés d'argent, ils ont dû tomber bien bas dans l'opinion des Peuples. Ce n'est point à un Empire tel que la France, à descendre jusqu'à l'état humiliant de la misère qui raccroche le Passant au coin des rues. Une mère infortunée peut à la vérité demander sans rougir des secours à ses enfans. Mais en faisant cette démarche, elle sait conserver la noblesse de son caractère. Ce n'est pas une aumône qu'elle réclame; ce sont les droits de la nature qu'elle fait valoir.

Une conduite opposée paroîtroit peut-être plus excusable, si elle avoit eu pour objet d'épargner aux Peuples quelque surcharge nouvelle. Mais il s'en faut. On prend à toutes mains ce que le zèle, ou ce que l'ostentation viennent apporter; & ces dons patriotiques n'empêchent pas qu'on ne demande en outre le quart du revenu. Celui du pro-

duit territorial est évalué un milliard ; celui du commerce & de toutes les professions peut au moins être porté au même taux. Ainsi c'est cinq cents millions qu'il faut encore au Gouvernement, indépendamment des autres sacrifices de bonne volonté ; indépendamment des sommes immenses que doit rendre la vente des biens du Clergé ; indépendamment aussi des six cents millions d'Impôts que les Peuples payent déjà annuellement ; & quoique les réformes qui sont à faire, en diminuant enfin la dépense, doivent permettre d'ajouter quelques portions des anciens tributs aux sommes destinées à l'extinction des dettes de l'Etat. Cependant malgré de telles rentrées, ceux qui connoissent parfaitement la situation des affaires, regardent toujours la Banqueroute comme inévitable. Quel est donc le gouffre sans fond qui reste à remplir ?

On avoit espéré qu'une augmentation de numéraire rétabliroit la circulation ; sans songer que ce ne sont pas les espèces qui manquent, mais la confiance. Que vos travaux tendent à l'inspirer. Vous verrez renaître le courage, qui produit l'activité ; & l'activité enfante à son tour le commerce, qui forcera l'argent de reparoître. Autrement vous feriez monnoyer tout le métal qui est en France, &, si-tôt qu'il feroit distribué, il s'éclipseroit infailliblement. Quelle sensation a produit ce qui a déjà été porté

au Tréſor Royal ? Abſolument aucune ; la rareté de l'argent eſt la même, & l'on apperçoit à peine quelques écus neufs dans la circulation.

Quand tous les états ſont culbutés ; quand toutes les fortunes ſont menacées ; quand on laiſſe ſubſiſter par tout le Royaume un monopole indigne ſur les grains, après avoir eu déjà plus de cinq mois pour en arrêter les effets ; quand l'avenir n'offre qu'incertitude, effroi, calamités & déſaſtres ; toutes les bourſes doivent être fermées ; tout l'argent doit être accaparé ; tous les tréſors doivent être, par la prévoyance, reſtitués aux entrailles de la terre. Un malheur plus grand ſurviendra bientôt. Les Capitaliſtes iront chercher ſous un ciel plus tranquille la faculté de jouir de leur fortune ; & acheveront votre perte en diminuant vos conſommations, & en retranchant de votre numéraire. Les Artiſtes iront offrir ailleurs des talens que vous n'employez plus, & porteront chez vos Rivaux une induſtrie qui formoit la baſe de votre Commerce. Le Cultivateur plongé dans la détreſſe, loin de pouvoir vous offrir une Contribution Patriotique, ſe trouvera hors d'état de payer celles déjà établies.

Que ſervira-t-il de tant vanter *la fertilité du ſol, la fécondité de l'induſtrie, les immenſes reſſources du commerce*, lorſque tant de moyens de proſpérité ſeront annullés par la langueur de la

misère ? Que servira-t-il de mettre en action tous les ressorts de l'éloquence, pour réveiller dans tous les cœurs des sentimens, dont l'impulsion la plus vive ne pourroit produire que de vains regrets? Que servira-t-il de déclamer contre *l'égoïsme*, & de rappeller, pour le faire rougir, *cette généreuse émulation, qui s'est manifestée de toutes parts par la création de ces Milices Nationales*, mais dans un moment où les facultés morales & physiques permettoient encore de se montrer; si l'impuissance s'est entièrement mise à leur place ? Que servira-t-il de faire craindre à la Nation Française une Banqueroute, qui, en ternissant son honneur, accuseroit chaque Citoyen *d'avoir contribué pour sa part à empoisonner l'existence de plusieurs millions de ses semblables*, lorsque ni les incitations, ni les reproches n'y pourront rien; lorsque la plus affreuse indigence devenue générale aura enchaîné la générosité, le patriotisme, & même le devoir; lorsque aux clameurs des créanciers ruinés, viendront se joindre les cris de douleur de tous les Citoyens sans pain & sans ressource ? Que servira-t-il, enfin, de chercher à les effrayer par le tableau aussi ingénieux qu'épouvantable des désordres & des horreurs que fait commettre le malheureux qui, pour perpétuer sa vie, est forcé de se rendre assassin; & dont peut également se noircir une soldatesque

ſoldateſque effrenée, qui, par le defaut de paye, *ſe diſperſe en bandes errantes; & tournant ſes armes contre ſes propres Concitoyens va inſulter toutes les propriétés & menacer l'exiſtence de tous les individus*; il eſt des moments où une mort quoique cruelle, quand elle eſt prompte, ne paroît plus que le terme deſiré d'une chaîne d'infortunes & de ſouffrances dont l'œil chargé de pleurs n'aperçoit point l'extrémité?

Avant de demander aux Peuples aucuns ſacrifices, rendez-leur donc leur Commerce, leurs Profeſſions, les germes d'une richeſſe qui n'eſt plus à leur égard qu'une pure ſuppoſition. Autrement il faudra avoir recours aux inquiſitions, aux vexations, qui conduiſent bientôt au comble du déſeſpoir. Alors, qu'aura-t-on gagné de ne plus vivre ſous la verge de fer des Miniſtres? Ceux-ci n'oublieront rien pour rendre de plus en plus odieuſe une pareille Adminiſtration. N'a-t-on pas déjà dit aux Peuples: *vous n'avez jamais manqué de pain, tant qu'un ſeul Roi vous a gouverné; maintenant que vous en avez douze cents, vous voilà réduits à mourir de faim*. (1)

(1) Telle a été, aſſure-t-on, la réponſe faite par un Seigneur de la Cour, après avoir demandé au Peuple, qui ſe préſenta à la grille du Château de Verſailles, le 5 Octobre dernier, ce qu'il vouloit. Que prouve cette réponſe? L'im

Il ne faut pas croire que l'ambition de dominer s'en tienne-là. Précédemment les Miniſtres avoient ſu gagner les Parlemens, diſtribués dans toutes les parties du Royaume : & une Aſſemblée Natio-

---

tention déjà trop ſouvent manifeſtée par les Grands d'entretenir dans l'Etat la diviſion & l'anarchie, afin de faire naître plus facilement l'occaſion d'en profiter. D'ailleurs cette réponſe contient une fauſſeté avérée. Le François ne reconnoiſſoit qu'un Maître en 1771. Et le François, gémiſſant alors ſous toutes les vexations, dont eſt capable le Gouvernement le plus arbitraire & le plus diſſipateur, eût encore, par l'effet d'un raffinement de concuſſions, à eſſuyer toutes les horreurs de la famine. Il y a plus : ſi l'on peut reprocher à l'Aſſemblée Nationale de n'avoir pas pris les meſures néceſſaires pour arrêter le cours du monopole des bleds ; d'un autre côté il ne faut s'en prendre qu'aux Principaux de l'Etat touchant les cauſes premières de la diſette. Ce ſont eux ſeuls infailliblement, qui par la facilité d'accaparer les grains, facilité que leur procurent leur fortune & leurs vaſtes propriétés, parviennent conſtamment à balayer tous les Marchés. Quand je dis, les Principaux de l'Etat, je n'entends pas parler ſeulement de ceux qui ſont d'une naiſſance diſtinguée, alors qu'on ne doit plus la compter pour rien ; mais de tous les Capitaliſtes pris dans tous les rangs ; mais de tous les Fermiers ; mais de tous les Banquiers, qui, devenus auſſi des êtres importans, ſe trouvent pareillement redoutables ; mais de tous les Bénéficiers, depuis les Evêques juſqu'au Prieur à ſimple Tonſure, & qui a des Fermes à conſerver ; mais enfin de tout ce tas de Gens, dont l'intérêt particulier peut croiſer l'avantage général.

nale qui se laisse gouverner dès ce moment, par une confiance aveugle; une Assemblée Nationale qui est à la source de la corruption; une Assemblée Nationale, qui aura à luter sans cesse contre le *Véto*, opposera-t elle constamment le patriotisme à l'intrigue, & le désintéressement à la séduction? Suivant toutes les probabilités, le Ministère doit reprendre son ancienne influence. Déjà même il a eu l'art de s'applanir la route, en affoiblissant la haine que son ancien régime devoit éternellement inspirer. Est-ce le hazard seul qui a fait adopter par un Peuple justement ulcéré, le mot *d'aristocratie*, pour exprimer l'objet de son indignation? Cette expression, en généralisant les idées, devoit nécessairement faire perdre de vue les véritables Tyrans. Ils se tiennent à l'écart, comme l'Astre du jour, qui ne se couche que pour reparoître plus rayonant le lendemain. Mais tout annonce son prompt retour. En fixant bien l'orient, il semble que l'on voie poindre le crépuscule. L'heure n'est pas loin où le flambeau, dont les feux brûlants produisent la foudre & allument même dans le sein de la terre ces volcans qui bouleversent l'Univers, va se remontrer à nos yeux; &, en éclipsant tous les autres astres, éclairer encore seul l'horison. Si le Ministère triomphe jamais, à quoi doit-on s'attendre? Pour

avoir plié un moment, il n'en deviendra que plus impérieux, plus intraitable. C'eſt la marche ordinaire du Deſpotiſme de meſurer d'après ſes ſuccès l'étendue de ſes rigueurs. L'expérience de tous les Siècles & de tous les Empires avertiſſoit donc la France en particulier, que le premier article de ſa nouvelle Conſtitution devoit porter la hache aux pieds de cette idole pour la renverſer, pour la briſer ; ou, du moins, il falloit lui forger des fers d'une trempe aſſez forte, pour que, dans ſes mouvemens convulſifs, elle ne pût jamais les rompre.

Mais quelle déférence ! quelle ſoupleſſe ! que d'efforts déjà faits dans l'Aſſemblée de la Nation pour favoriſer l'accroiſſement du crédit Miniſtériel ! ce ſont les Repréſentans d'un Peuple qui veut être libre ; & qui ont pu mettre en queſtion *ſi l'on inviteroit* ou *ſi l'on manderoit* un de ces agens de l'autorité ; ſi l'on ne députeroit pas vers eux quelque membre de l'Aſſemblée, ou ſi un huiſſier, ſimplement, pourroit bien être porteur d'une lettre à cette adreſſe ! C'eſt dans l'Aſſemblée Nationale, que, ne paroiſſant plus regarder comme l'avantage le plus flatteur d'avoir obtenu la confiance de ſes concitoyens, on laiſſe percer le deſir de capter celle du Monarque ! C'eſt dans l'Aſſemblée Nationale, où, lorſqu'il n'exiſte pas deux exemples que l'opinion publique ait conduit l'homme ver-

rueux au Miniſtère, on allégue cette raiſon imaginaire, comme une impoſſibilité de refuſer ce que la ſeule ambition fait obtenir ! C'eſt dans des Comices enfin, où l'on ne doit jamais voir que des Citoyens, pour mieux maintenir la liberté des ſuffrages, & aſſurer la pureté des délibérations, qu'on a pu eſſayer d'introduire les inſtrumens de l'autorité; & de les faire admettre en qualité d'opinans à des diſcuſſions, dont les réſultats ne peuvent leur être avantageux, qu'autant qu'ils ſeroient nuiſibles à la Patrie !

Afin d'étayer cette tentative, on a pris pour exemple l'Angleterre, enhardi ſans doute par le ſuccès qu'avoit eu la même marche pour l'admiſſion du *Véto.* Mais ne doit-on prendre d'un Gouvernement, qui a pour baſe la liberté du Peuple, que les inſtitutions vicieuſes, qui ſervent à paralyſer cette liberté ? Telle eſt l'ambition; elle protege ſes rivaux, pour arriver plus facilement à leur égalité; & pour trouver moins d'obſtacles à ſes deſirs impétueux, quand elle y eſt parvenue. Faſſe le Ciel, que la Nation n'ait jamais à ſe repentir de plus d'un choix inconſidéré dans l'élection des dépoſitaires de ſa confiance, de ſes droits, de ſa proſpérité ! l'homme à talens ſe préſente : il ſe fait entendre; & l'on ſe laiſſe ſubjuguer, de même que l'œil eſt ébloui par la pompe magique du

théâtre. On ne veut pas dépaſſer la ligne, au-delà de laquelle le charme s'évanouiroit : & après avoir été tant de fois la dupe de ces qualités ſuperficielles, de ces dehors trompeurs, de ce zèle qui le plus ſouvent n'a d'autre mobile que l'envie ſecrète de briller & de s'élever ; les hommes paroiſſent ne pas ſe douter que, pour l'ordinaire, la vraie vertu attend qu'on vienne la chercher.

C'eſt poſitivement lorſqu'une *Nation s'élance du néant de la ſervitude vers la création de la liberté*, quelle doit frémir de ce que cet œuvre qu'il eſt ſi important de terminer au plutôt, loin d'avoir atteint ſon dernier degré de perfection, ne ſe trouve encore qu'à peine ébauché ; quoique pourtant on ſe ſoit mis à l'ouvrage depuis plus de ſix mois. Quel contraſte bizâre ; & pourquoi tant de précipitation où il ne faudroit aller que par meſure, & tant de délais quand il ſeroit néceſſaire de marcher à grands pas, pour être certain d'arriver ? Les retards ſavent toujours placer trop loin du but. Il ſemble ſouvent qu'on y touche, lorſque mille circonſtances imprévues ſurviennent & empêchent définitivement de l'atteindre jamais. Qui, la veille même qu'elles ſe ſont opérées, auroit pu ſe douter des Révolutions, uniques pour offrir ſubitement au peuple une liberté qu'aucune Nation n'a obtenue, qu'après s'être baignée dans

des flots de ſang répandus par les guerres civiles ; ou verſés par la main des bourreaux ? Comment donc répondre que des événemens, moins extraordinaires ſans doute, ne viendront pas clôre la carrière, avant que la courſe ſoit achevée ; & qui vous dira que cette marche pareſſeuſe vers le but principal, n'a pas eu pour objet de leur donner le temps d'arriver ?

Si Brutus dort à Rome, les ennemis de la liberté veillent ailleurs. Tous ceux que la France doit craindre ne ſont pas ſous ſes yeux, ni des enfans élevés dans ſon ſein : un peuple qui ſecoue le joug de la ſervitude a autant d'Ennemis, qu'il compte de Souverains autour de lui tenant aux fers leurs ſujets. Pas un de ces Deſpotes ne refuſera de ſeconder quiconque implorera leur ſecours, pour ſe mettre en état de haſarder une tentative ſi conforme à leur politique ; pour rétablir, ſuivant leur expreſſion, *la dignité du Trône*. Le maintien de leur autorité, la ſûreté de leur perſonne abhorrée, tout invite ces Potentats à contribuer de toute leurs forces à river la chaîne de tous les Peuples. L'ambition même de s'agrandir peut y entrer pour beaucoup. Un Souverain n'aide jamais à ſoumettre une Nation, ſans retenir, pour prix de ſes ſervices, quelques portions de l'Empire qu'il vient d'aſſervir.

On connoît une Maiſon en Europe dont l'am-

bition est sans mesure. Long-temps rivale de celle des Bourbons, si les prospérités militaires de l'une répondoient à ses vastes projets, peut-on douter que paroissant d'abord servir l'autre comme Alliée, elle ne la traitât ensuite comme Vassale ? Quand on médite de subjuguer un grand Peuple, de renverser un Empire immense ; & cela, pour se procurer seulement un Port qui permette d'avoir une Marine respectable, il est évident qu'on aspire à mettre sous ses loix & la terre & la mer. Mais quelles loix ! Celles de la dévastation, celles de l'asservissement & de l'obéissance, celles du plus cruel esclavage, celles d'un Tyran, qui préfère régner sur une Ville, où ses soldats ont passés femmes & enfans au fil de l'épée, sur une Ville qu'ils viennent de réduire en cendre, plutôt que de commander à des Peuples, qui ont l'ame assez noble pour se révolter contre l'oppression ; pour ne vouloir admettre chez eux qu'un Gouvernement modéré. Malheur donc si le Ciel pouvoit être injuste ! Mais non. La punition la plus éclatante a, une premiere fois, suivi de près le plus horrible attentat ; & l'Être suprême n'accorde souvent des triomphes aux méchans, que pour mieux manifester sa vengeance.

Cependant lorsque les progrès des lumières, s'accroissant chaque jour, ont averti les Souverains que leurs Peuples ne tarderoient pas à reconnoître

leurs droits, & par conſéquent à réélamer contre de ſi indignes uſurpations; lorſque, d'après cet avis ſecret & ces preſſentimens, tous les Princes de l'Univers paroiſſent être convenus enſemble d'appéſantir de plus en plus le joug de la ſervitude, afin de mieux contenir leurs ſujets; à une époque, où l'excès de leur tyrannie a hâté peut-être la Révolution que ces Deſpotes redoutoient; à une époque, où, dans tous les Empires, il s'eſt établi une lutte, qui même, dans quelques Etats, a déjà mis ouvertement le peuple aux priſes avec le Chef de la République; à une époque, où des Princes très-puiſſans ont des Armées nombreuſes, dont les ſoldats peuvent encore déchirer le flanc de leurs freres avec autant de fureur que ſi c'étoit celui de l'ennemi le plus irréconciliable; quel ſera l'iſſue de ce terrible conflit; & tous les Peuples ne doivent-ils pas trembler, ſi la ſeule Nation libre qui exiſte en Europe ne ſe réveille point en appercevant ſa liberté menacée, quand celle de tous les habitans de la terre ſera définitivement anéantie?

En vain même quelque Nation auroit-elle eu une entière liberté de travailler au recouvrement de ſes droits, ſi, dans le moment propice, elle n'en avoit pas profité? Ce n'eſt point un ouvrage qu'on puiſſe faire à demi. Les Conſtitutions les plus ſolidement cimentées n'ont pas réſiſté aux Révolutions

des ſiècles, ni à l'ambition ſi entreprenante du pouvoir. Quelle ſera donc la durée d'une Conſtitution dont le berceau, entouré d'imperfections & de vices, ne lui permettra, ni de prendre le repos dont elle auroit beſoin pour acquérir de la conſiſtance, ni d'atteindre cette plénitude de croiſſance graduelle, qui ſeule conſtitue la vigueur & la force, ſans leſquelles rien ne réſiſte, rien ne peut ſubſiſter. On pourroit dire que la liberté d'un tel Peuple n'auroit même pas exiſté un ſeul jour. Sa deſtinée ſeroit celle de l'enfant mort avant que de naître. C'eſt alors, que, plein d'un ſentiment amer, ce peuple pourroit s'écrier : *Nous n'étions donc pas dignes de la poſſéder cette précieuſe Liberté ? A notre honte & aux yeux de l'Univers, nous ne pouvons attribuer nos maux qu'à nous-mêmes* (1) ! Choix imprudens, intrigue infernale, voilà votre ouvrage. Protées dangereux, tous les obſtacles au bien ſont venus

---

(1) Lorſque j'ai cru devoir partir d'un point fixe, en parcourant les opérations de l'Aſſemblée Nationale, j'ai choiſi *l'Adreſſe aux Commettans*, par deux raiſons puiſſantes. 1°. Etant l'ouvrage avoué d'un des Membres de l'Aſſemblée, c'étoit prendre une baſe plus ſolide. 2°. Cette Adreſſe datant déjà du 2 au 3 Octobre ; & les objections qu'on pouvoit lui oppoſer dès-lors, ſe trouvant les mêmes plus de ſix ſemaines après, elles n'en acquéroient que plus de force.

de vous ; vous ne vous êtes montrés publiquement que sous des formes empruntées. Vous affectez au dehors un dévouement qui n'est que le desir d'y faire croire. Vous feignez des inimitiés contre des gens, avec qui, dans le secret, vous avez plus d'un rapprochement.

Il avoit enfin été avoué que *la publicité étoit la sauve-garde du peuple* (2). Cette reconnoissance promettoit, elle exigeoit qu'aussi-tôt une Loi sagement conçue vint établir la Liberté de la Presse. Mais on n'a laissé de cette Liberté si importante, que ce qui pouvoit la montrer comme abusive. Ces Hurleurs publics, qui, dans les circonstances critiques, sont devenus des instrumens utiles entre le mains d'un Gouvernement, toujours habile dans le choix des moyens employés pour faire illusion aux peuples; ces Trompettes du mal comme du bien, qui ne raisonnent que pour remuer à propos les passions du vulgaire, & qui seront proscrites par toute administration, dont la marche sage & prudente n'a pas besoin de mendier des éloges ; ces Colporteurs enfin, plus harcelans que la misère qui, à chaque pas vous barrant le passage, navre & désole en ôtant le pouvoir de la secourir, ont été autorisés à proclamer des diatribes, des impostures,

---

(1) Proclamation du 13 Août, signée Bailly, Maire, &c.

& particulièrement tout ce qui pouvoit être propre à entretenir la discorde, les soupçons, les inimitiés. Mais les entraves de la Librairie sont à-peu-près restés les mêmes. On fait des recherches; on arrête : il faut des permissions pour tout; & c'est un des Membres de l'Assemblée Nationale, qui, voulant favoriser son Libraire, vient d'obtenir d'un Ministre, avec lequel il n'a pas l'air d'avoir des liaisons, un Arrêt du Conseil, qui, lorsque les Maîtrises & Jurandes sont suprimées, confère le titre d'Imprimeur à son protégé (1).

Qu'on ne soit donc point étonné si mon nom n'a pas paru à la tête de cet Ouvrage. Sans doute il n'y a point à rougir de faire des efforts pour servir sa Patrie : & le Ciel est témoin de la pureté des sentimens qui ont dirigés ma plume. Mais que me sert-il d'avoir ma conscience à l'abri de tout reproche, lorsqu'aucune Loi ne se présente

(1) Le Jay fils, Libraire de M. le Comte de Mirabeau, pourra donner sur ce fait des détails plus circonstanciés. Il ne tient qu'à lui de dire qu'il a reçu son titre d'Imprimeur comme un dédommagement, pour une quantité de livres qui lui appartenoient, & qui, déposés dans une maison que M. le Comte de Mirabeau conserve à Versailles, ont été enveloppés dans l'incendie récent de tous les papiers de celui-ci. Incendie, qu'on ne peut attribuer à aucun accident, & encore moins au hasard.

pour me mettre ſous ſa ſauve-garde ; pour me ſouſtraire aux atteintes de la méchanceté & de la vengeance des hommes puiſſans ? Si, quand on s'occupe du Gouvernement, l'expreſſion de la Satyre ſe trouve la ſeule qu'on doive employer, eſt-ce donc l'Écrivain qui eſt répréhenſible ? Vous qui citez ſi bien l'Angleterre, dès que le ſuccès de vos vues anfractueuſes peut l'exiger, ſachez que dans cet Empire il n'eſt ni rang, ni naiſſance qui puiſſent faire épargner l'homme public, lorſqu'il devient ſuſpect ou qu'il ſe rend coupable. Sans cette liberté de démaſquer le crime, que deviendroit celle de la Nation ? Survivroit-elle long-temps à la hardieſſe que donne la certitude d'un ſilence rigoureuſement obſervé, & qui ajouteroit une facilité de plus en faveur du Miniſtère Britannique, en rendant moins périlleux d'avoir recours à la ſéduction, pour corrompre les ames vénales & acheter la pluralité des ſuffrages ?

Le zèle du Patriotiſme peut conduire à l'erreur. Mais cette fauſſe manière de voir portera toujours plutôt ſur les principes que ſur les choſes. Des faits conſtans le ſont pour tout le monde. Les Serpens de l'envie ne manqueront pas auſſi de ſiffler quelquefois ; mais en dépit de la contrainte la plus rigoureuſe, ils n'en diſtilleroient pas moins leurs poiſons. Au ſurplus puniſſez ſévèrement la calom-

nie préméditée ; elle seule est un crime ; & laissez dire la vérité. La vérité est la vraie pierre de touche du Gouvernement. Moins elle est flatteuse, plus il est utile que quelque Citoyen ait le courage de la mettre au jour. Son ouvrage ne sera point ce qu'on peut appeler un écrit incendiaire. C'est l'avértissement du Patriote, qui supplée à l'impuissance du remords. Que la conduite des Administrateurs Publics soit irréprochable ; & tant qu'on n'aura qu'à se louer d'eux, les déclamations qui pourront s'élever, seront démenties par les heureux effets de leurs opérations : mais si ces Administrateurs tombent dans quelques écarts, s'ils biaisent, s'ils paroissent mollir, il faut qu'on les cite au Tribunal de l'opinion ; il faut que leur manège occulte soit dévoilé ; il faut même que la crainte de se voir affiché publiquement serve perpétuellement de frein à l'ambition, qui est une passion si commune, & si voisine de la foiblesse & de l'erreur. François, le Dieu du silence vous a déjà jeté une fois dans la servitude ; songez que si l'on conserve toujours les moyens propres à le faire régner au premier moment, c'est qu'on n'a point entièrement renoncé à voir cet Empire repeuplé par de nouveaux esclaves.

Mais l'orage ne gronde-t-il pas déjà ? Si le fer n'étincèle point encore, il s'aiguise ; pour frapper qui ? Ce même Peuple dont la trop grande con-

fiance l'a remis entre des mains merçénaires. La Milice Nationale, armée pour la défenſe de la liberté, ne devoit admettre que ceux qui n'exigeroient d'autre ſalaire que l'honneur de ſervir la Patrie, de protéger leurs Concitoyens contre les ſurpriſes de l'ennemi. Il eſt des circonſtances où l'homme, qui a de l'ame, rougiroit de mettre un prix à ſon zèle. Stipendiez des Troupes réglées. Mais quand vous formerez un Corps de Citoyens, défiez-vous de quiconque viendra tendre la main pour demander une ſolde. Il eſt bien rare que celui qui peut ſe vendre, ne ſoit pas à tous ceux qui veulent l'acheter. D'ailleurs, parmi même les Volontaires, combien n'en eſt-il pas qui, ſans s'en douter peut-être, ſont déjà abuſés ou ſéduits. On n'habite point impunément le Palais des Rois. C'eſt là qu'un regard, un ſourire, un mot affectueux, une déférence deviennent autant de chaînons, qui forment dans peu la chaîne la plus forte. L'honneur d'approcher la perſonne du Maître eſt un écueil pour l'amour-propre, auquel il ne ſait guère échapper; & toujours les ſerviteurs d'un Souverain ont dû être les premiers eſclaves.

Si l'œil perce dans l'intérieur, on apperçoit des reſſentimens étouffés, des inimitiés oubliées. Suit-on le jeu de ces tableaux mouvans ? On voit les acteurs de ces plaiſirs abſtrus, s'approcher ſur l'a-

vant-scène ; pour avertir d'être en garde contre ceux-mêmes qu'ils ont quittés dans l'instant. Il en est d'autres qu'ils n'excusent que pour les rendre plus suspects. L'avis est-il bien sincère, & sème-t-on ainsi les soupçons & l'alarme, sans avoir quelque dessein ? Un jour indiqué pour l'attaque ressemble beaucoup à une fausse alerte, donnée pour mettre plus sûrement son athlète en défaut.

Il est donc possible qu'on soit déjà investi, lorsqu'on n'apperçoit point encore d'ennemis à combattre. Ils sont partout où l'intrigue peut pénétrer. Est-il un seul réduit qui soit pour elle inaccessible ? Qu'on apprécie, & sa force insinuative, & la justesse de ses mesures, par ce qu'elle obtient & ce qu'elle fait oublier. La politique oblige d'éloigner ces satellites, chargés de couvrir le convoi destiné pour Metz. Hé bien, quelques semaines après, cette précaution commence à paroître frivole ; & les Chefs de ce peuple qui, sans un secours inattendu, auroit payé de sa vie l'indiscrétion d'avoir dérangé le succès du dernier complot, sont ceux qui rappellent ses meurtriers ; qui permettent de croire que cette retraite n'a été que simulée & illusoire !

Si la leçon qu'on a reçue alors, ne doit plus permettre de frapper que quand on n'aura rien à craindre de l'issue de la catastrophe, le peuple doit

frémir

frémir des ſuites d'une trame nouvelle. Que de mains ſe ſont occupées à ourdir la précédente ! Ce qui s'eſt paſſé depuis les a bien multipliées ; & il eſt viſible qu'on cherche encore à en groſſir le nombre, en excitant de plus en plus le mécontentement général. Les démarches, les diſcours, les grandes opérations, les petits détails même tendent à ce but. N'alloit-il pas de ſuite que cette proſcription de boucles & de bijoux en livrant tous les Citoyens à l'effronterie des filoux & aux inſultes de la populace, devoit achever, par conſéquent, de révolter tous les eſprits ?

Quoi qu'il en ſoit, le François pourroit-il s'aveugler ſur les maux, ſur les ſouffrances qui l'attendent, ſi l'autorité prend le deſſus ? Que de vengeances à exercer ! Que d'exemples de ſévérité à donner, pour courber le peuple ſous le joug de l'obéiſſance ! Que de paſſions à ſatisfaire ! Un gibet ou des chaînes aggravantes, telle eſt l'alternative que laiſſe entrevoir la diſſolution de l'Aſſemblée Nationale. L'impôt ſi deſiré eſt obtenu, les dons patriotiques ſont arrivés ; il n'y a plus rien à attendre du zèle en cette partie ; la fixation arbitraire de la contribution du quart peut trop reſtreindre ſon étendue : il faut donc que la contrainte commande à la pénurie, & c'eſt le moment, en effet, de tenter un dernier effort. N'étoit-il pas évident qu'on

avoit encore des desseins, lorsqu'on a songé à dissiper ces Assemblées, où le peuple éclairé, quelquefois à la vérité par un patriotisme trop ardent, venoit s'unir à l'opinion, suivre les événemens, juger les faits, & en imposer aux intrigans par la crainte de sa vengeance. Il est parti de ce point de réunion des coups étonnans. Mais sur qui ont-ils porté; quel mal ont-ils produit? ou plutôt ne leur doit-on pas le salut de la France? Sans eux, deux fois de suite, que de sang alloit se répandre! Que de Citoyens percés de coups, ou ensevelis sous des ruines! Sous le prétexte spécieux de rétablir la tranquillité publique, on a réussi à se défaire de ces surveillans redoutables. Mais tremblez, vous qui avez pu favoriser le succès de cette intention; tremblez d'en être les premières victimes!

Cependant une attaque prévue n'en devient que plus facile à repousser. François, avec de la prudence, vous pouvez encore déconcerter vos ennemis: l'important est de les bien connoître. Sans doute vous n'êtes pas sans avoir à vous plaindre de vos Mandataires. Je viens de vous présenter le tableau de leurs écarts. Mais vous avez entrevu la main de l'intrigue qui a tout conduit. C'est moins à eux qu'il faut s'en prendre de leurs erreurs, qu'à vos ennemis secrets, qui ont eu l'adresse de les attacher, pour ainsi dire, à des fils, pour

les faire mouvoir à leur gré. Craignez donc de marcher vous-mêmes à la lueur insidieuse du flambeau de l'illusion. On ne doit rien oublier pour vous surprendre. On sait que dans telle Province le fanatisme peut encore se réveiller ; & là, on se propose d'alarmer le peuple, en lui annonçant sa Religion altérée par l'opération relative aux biens ecclésiastiques ; comme si le culte du Très-Haut, pouvoit jamais dépendre du sort de quelques futiles possessions. Dans une autre Province, on fera valoir la perte de ses privilèges ; on réveillera la cupidité individuelle pour exciter une fermentation générale ; par-tout on ne manquera pas de faire redouter la continuité & l'accroissement de la famine : & les peuples se voyant environnés de malheurs ; inquiets de l'avenir à cause du présent ; & les peuples, dans tous les temps si crédules, pourront-ils ne pas se troubler davantage ; ne pas courir se plonger dans l'abyme ; ainsi que la proie du Chasseur, qui, pour s'échapper à une poursuite feinte, va se précipiter dans les rets qui l'attendent ? . . . . . .

Quoi ! dans une Assemblée de François, seroit-il possible qu'il ne s'en trouvât pas un seul ? Ces Notables, appellés en 1787 par l'intrigue, se sont si bien montrés ; & il n'appartiendroit pas à la Nation d'avoir fait quelques choix dignes d'elle !

Gardez-vous de le penser ? Il y a plusieurs de vos Mandataires qui votent sincérement pour le bien. Mais la vertu n'a que rarement un éclat éblouissant ; & toujours ses talens ne répondent pas à son zèle : c'est pourquoi elle est si souvent éclipsée ; c'est pourquoi elle se trouve impuissante aujourd'hui pour faire le bien. Cependant elle en impose au crime, & lui empêche de tout oser. Sans elle, la première tentative faite contre la liberté de la Nation, auroient eu un entier succès. C'est elle qui, au milieu de l'Assemblée, vient de pressentir le complot qui se trame pour la quatrième fois contre la Patrie. Peut-être cette dernière crise saura-t-elle enfin ouvrir les yeux au plus grand nombre, & faire reconnoître à la pluralité combien les Membres de l'Assemblée s'exposent eux-mêmes, en sacrifiant les intérêts de leur Commettans. Sur qui, à chaque révolution, ont dû tomber les premiers coups ? La politique, pour mieux se masquer aux yeux des peuples, sacrifieroit sans doute jusqu'aux ambitieux, qui condescendent à devenir les instrumens de ses odieuses manœuvres.

Mais en supposant que tant de leçons soient constamment infructueuses, Peuples, vous savez qu'une législature n'embrasse que deux années ; & le règne de la tyrannie peut durer des siècles.

Vous vous trouvez dans un état de convulsions ; qui ne doit jamais être que momentané ; préféreriez-vous, pour arriver plus promptement à la paix, une servitude éternelle ? Pourquoi aussi avoir dormi trop long temps ? Pourquoi n'avoir pas reclamé à chaque fausse démarche faite par vos délégués ? Pourquoi, par de nouveaux mandats, ne les avez-vous pas forcé de rentrer dans la vraie route ? Pourquoi enfin leur avez-vous laissé entreprendre des opérations secondaires, avant que la Constitution fut scellée ?

Vous pourriez donc y renoncer à cette Constitution ! Elle vous coûte des sacrifices personnels ; mais vous avez dû les prévoir. Ils pouvoient être moins douloureux, si l'on eut voulu mieux s'y prendre. Cependant le mal est-il sans remède ? Ne peut-on vous rendre ce que vous avez perdu ? Un seul moment de bonne volonté suffiroit pour réparer tous les torts. Aussi quand j'ai songé à vous les faire remarquer, étoit-ce pour provoquer un amendement. Mais avant de l'esperer, il faudroit émonder l'arbre ; c'est le seul moyen de renouveller le tronc. Ils se font assez connoître ceux de vos Représentans qui compromettent vos intérêts. N'allez pas sur-tout donner dans le piège qu'ils vous tendent. Déjà leurs déclamations sont entre vos mains ; mais moins pour vous éclairer que

pour allumer votre ressentiment ; que pour vous amener à demander vous-mêmes la dissolution de l'Assemblée Nationale. Les Traîtres, c'est en paroissant vous servir qu'ils veulent vous porter les coups les plus terribles. Ah! gardez-vous de leurs embûches! sachez qu'on en attend le succès pour donner le branle à la nouvelle Révolution que l'on médite. Que de bras sont déjà levés sur vos têtes, pour les frapper au moindre de vos mouvemens! S'il vous échape un mot, vous donnerez le signal de votre propre anéantissement. En dépit de la mauvaise volonté & de l'intrigue, le bien doit arriver. Sans cette crainte, vos ennemis songeroient-ils à dissoudre l'Assemblée de la Nation? On n'éloigne que ceux que l'on redoute. Pressez donc au contraire, pressez vos Mandataires d'agir. Exigez que tous leurs momens soient uniquement destinés à l'achévement de la colonne, qui doit servir de base à votre Liberté. Que deviendroit-elle si vous pouviez chasser de son Temple les ouvriers qui doivent lui élever un Autel. Comme vous le verriez promptement démoli, bouleversé jusque dans ses fondemens, s'il étoit un seul instant désemparé! veillez donc pour que l'intrigue, n'ayant plus rien à se promettre de l'illusion, tente vainement de s'y camper de force : ou s'il étoit surpris ce poste, le siége d'une liberté naissante, au péril même de

votre vie, il faudra le reprendre. C'est votre gloire; c'est votre bonheur, c'est celui de votre postérité, qui vous le commandent. Pourriez-vous moins oser, que cet autre Peuple, qui presque à vos côtés achete aussi au prix de son sang le recouvrement de ce bien, si précieux pour tout être qui a de l'ame ? La brute même n'en fait le sacrifice qu'à regret. Plutôt donc mourir mille fois, quand on est François, que de vivre pour être esclave.

FIN.

